* Gall. com. *
305

<366200859600015

S

<366200859600015

Bayer. Staatsbibliothek

Sub-cur.

305

LETTRES

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR:

Depuis MDCCXLVI juſqu'à MDCCLII,

inclusivement.

A LONDRES:

Chez T. CADELL, dans le Strand.

MDCCLXXII.

AVERTISSEMENT.

LE lecteur éclairé reconnoîtra bientôt dans les lettres suivantes, le même esprit, le même cœur, et la même main, qui l'ont déjà charmé.

Puisse-t-il me faire parvenues à l'éditeur, après la publication des autres. Les inspirées ne lui ont pas paru moins dignes de lui : le monde ne les verra peut-être pas avec moins de plaisir.

On y trouvera les fix premières

ADRESSE de Madame de P.....TABOUR

AVERTISSEMENT.

LE lecteur éclairé reconnoîtra bientôt dans les lettres ſuivantes, le même eſprit, le même cœur, et la même main, qui l'ont déjà charmé.

Celles-ci ne ſont parvenues à l'éditeur qu' après la publication des autres. Les inopinées ne lui ont pas paru moins dignes de ſes ſoins : le monde ne les verra peut-être pas avec moins de plaiſir.

On y trouvera les ſix premieres années de Madame de POMPADOUR

AVERTISSEMENT.

auſſi brillantes que le reſte de ſon regne, et les commencemens convenables à la ſuite d'un ſi célebre caractere.

Si le recueil précédent s'eſt ſi bien légitimé, celui ne ſauroit être mal recevable, qui commence à la fois et acheve la correſpondance épiſtolaire de la marquiſe.

TABLE.

LETTRE I.

A mr. BRIDGE, *valet de chambre du roi*, 1746. - - Page 1

LETTRE II.

A mr. BINET, 1746. - 3

LETTRE III.

Au maréchal de SAXE, Septembre, 1746. 4

LETTRE IV.

A la comteſſe de BRE'ZE', 1746. 7

LETTRE V.

A mr. VAN HOY, *ambaſſadeur d'Hollande en France*, Avril, 1747. 9

LETTRE VI.

A la marquiſe du SAUSSAY, Avril, 1747. 11

LETTRE VII.

Au duc de BOUFLERS, 1747. 13

LETTRE VIII.

A la marquiſe de FONTENAILLES. 16

TABLE.

LETTRE IX.

Au maréchal de BELLISLE, 1747. Page 18

LETTRE X.

A la marquiſe de BLAGNI. 21

LETTRE XI.

Au maréchal de SAXE, 1747. 23

LETTRE XII.

Au comte de LOWENDAL, 1747. 27

LETTRE XIII.

A la comteſſe de BRÉZÉ. 31

LETTRE XIV.

Au maréchal de SAXE, 1747. 33

LETTRE XV.

A la ducheſſe de DURAS. 36

LETTRE XVI.

A mr. d' ARGENSON, 1747. 39

LETTRE XVII.

A mlle. ALEXANDRINE, 1747. 41

LETTRE XVIII.

A la comteſſe de NOAILLES, 1747. 42

LETTRE XIX.

Au marquis de LUSSAC. 45

LETTRE XX.

A la marquiſe du CHATELET. 46

TABLE.

LETTRE XXI.

Au duc de BOUFLERS, 1747. 47

LETTRE XXII.

A la comteſſe de BRÉZÉ. 49

LETTRE XXIII.

Au maréchal de BELLISLE, 1747. 51

LETTRE XXIV.

Au chevalier de SADE, 1747. 55

LETTRE XXV.

Au comte de MAUREPAS, 1747. 56

LETTRE XXVI.

A la marquiſe du SAUSSAI. 59

LETTRE XXVII.

A la même, 1747. 61

LETTRE XXVIII.

A mr. d' ARGENSON, 1747. 63

LETTRE XXIX.

A la comteſſe de NOAILLES, 1748. 65

LETTRE XXX.

Au comte d' ARGENSON, 1748. 68

LETTRE XXXI.

A mr. de CHEVERT, *lieutenant-général.* 71

LETTRE XXXII.

Au comte d' ARGENSON, 1748. 72

TABLE.

LETTRE XXXIII.

A mlle. ALEXANDRINE, 1748. Page 74

LETTRE XXXIV.

A madame l'abbesse de S. ANTOINE, 1748. - - 76

LETTRE XXXV.

A la marquise du SAUSSAI, 1748. 77

LETTRE XXXVI.

A la duchesse de DURAS, 1748. 79

LETTRE XXXVII.

A la marquise de FONTENAILLES. 1748. - - 82

LETTRE XXXVIII.

A la comtesse de BRE'ZE', 1748. 85

LETTRE XXXIX.

A la même, 1748. - 87

LETTRE XL.

A la duchesse d' ETRE'ES. - 89

LETTRE XLI.

Au duc de NIVERNOIS, 1749. 90

LETTRE XLII.

Au comte de FRISE, 1750. - 94

LETTRE XLIII.

A mr. de la BEAUSSIERE, 1749. 96

TABLE.

LETTRE XLIV.

A la ducheſſe d' ETRÉES, 1750. Page 97

LETTRE XLV.

A la même. - - 99

LETTRE XLVI.

A madame de la POUPLINIERE. 102

LETTRE XLVII.

A mr. CAMPBEL. - 104

LETTRE XLVIII.

A mr. de PUISIEUX, *miniſtre d'état*, 1750. - - 107

LETTRE XLIX.

A la comteſſe de NOAILLES. 110

LETTRE L.

A la même. - - 111

LETTRE LI.

A la ducheſſe d' ETRÉES. - 114

LETTRE LII.

Au marquis de ST. CONTEST, 1750. 116

LETTRE LIII.

Au comte d' ALBEMARLE, 1750. 118

TABLE.

LETTRE LIV.

Au marquis de ST. CONTEST, *ministre d'état.* - - Page 120

LETTRE LV.

A mr. de PAULMI, *ministre d'état*, 1750. 124

LETTRE LVI.

A la comtesse de BREZE'. - 126

LETTRE LVII.

Au marquis de VANDIERE, 1750. 128

LETTRE LVIII.

Au duc de MIREPOIX, 1751. 129

LETTRE LIX.

Au marquis de ST. CONTEST, 1751. 132

LETTRE LX.

Au duc de NIVERNOIS, *ambassadeur à Rome*, 1751. - - 137

LETTRE LXI.

A mr. de MONTESQUIEU, 1751. 140

LETTRE LXII.

Au marquis de ST. CONTEST, 1751. 144

LETTRE LXIII.

Au comte de MAUREPAS, *ministre de la marine*, 1751. - 146

TABLE.

LETTRE LXIV.
A la comteſſe de NOAILLES, 1751. Page 148

LETTRE LXV.
A la ducheſſe d' ETRE'ES. 1751. 151

LETTRE LXVI.
Au duc de MIREPOIX, 1752. 153

LETTRE LXVII.
Au duc de RICHELIEU, 1752. 156

LETTRE LXVIII.
Au même, 1752. - - 157

LETTRE LXIX.
A la ducheſſe de BOUFLERS, 1752. 159

LETTRE LXX.
A la marquiſe de BLAGNI, 1752. 161

LETTRE LXXI.
A la même, 1752. - 164

LETTRE LXXII.
A mr. ROUILLE', *miniſtre d'état*, 1752. 167

LETTRE LXXIII.
Au même. - - 169

LETTRE LXXIV.
A la comteſſe de NAVAILLES. 172

TABLE.

LETTRE LXXV.

Au marquis de CURSAY, *commandant en Corse*, 1752. - Page 175

LETTRE LXXVI.

A mr. de MACHAULT, *contrôleur général*, 1752. - - 178

LETTRE LXXVII.

A mr. ROUILLÉ, 1752. 179

LETTRE I.

A mr. BRIDGE *, *valet de chambre du roi.*

1746.

JE vous remercie, mon cher Bridge, de tous les ſoins que vous vous donnez pour moi. Votre place auprès du roi vous met en état de me ſervir, et je compte ſur la tendre amitié que vous m'avez promiſe. Mais cette ſinguliere affaire de l'ambition demande un profond ſecret : il faut que le plan, s'il vient à réuſſir, paroiſſe ſeulement un effet du hazard. Le roi me vit hier, et m'obſerva en paſſant : il apperçut mon trouble ; mais il n'a pas encore vos yeux, et je ne ſais quand il les aura. Il eſt continuellement aſſiégé de femmes qui ont de la beauté, mais qui

* Un irlandois.

n'ont pas mon coeur : hélas ! que ne le connoît-il ce coeur ?

On dit que madame de Mailli s'eſt faite dévote. Elle eſt actuellement ſous la direction du pere de la Valette, général de l'oratoire. Hélas ! qu'elle eſt heureuſe, ſi elle eſt réellement guérie de ſa paſſion ! Heureux les indifférens ! On dit qu'elle alla l'autre jour au ſermon à Notre-Dame : mais comme elle venoit un peu tard, elle fut obligée de déranger quelques perſonnes avant d'arriver à ſon ſiege. Un brutal qui étoit là, ſe mit à crier tout haut : *Eh, voilà bien du bruit pour une P . . .* La comteſſe ſe tourna vers lui, et lui dit avec beaucoup de douceur ; *Monſieur, puiſque vous me connoiſſez ſi bien, faites-moi la grace de prier Dieu pour moi.* Voilà en vérité une femme bien reſpectable. Si ma foibleſſe, ou mon étoile, me fait commettre les mêmes fautes, j'eſpere qu'à la fin

je m'en repentirai comme elle. Adieu, monſieur ; venez demain me voir : j'ai beaucoup de choſes à vous dire, et beaucoup plus à vous cacher.

LETTRE II.

A mr. BINET. 1746.

JE ſuis bien étonnée de ne pas recevoir de nouvelles de Bridge : peut-être n'en a-t-il que de mauvaiſes à m'apprendre, et vous voulez tous deux ménager ma foibleſſe. Je ſuis preſque prête à pleurer ſur ma folie : mais je ne ſaurois encore m'en repentir. Qu'eſt-ce que dit le roi ? Parle-t-il de moi ? N'a-t-il pas envie de me voir ? A-t-il quelque eſtime pour votre couſine ? De grace, tirez moi de la cruelle incertitude où je ſuis. Hélas ! je commence à ſentir que l'ambition eſt le plus grand des ſupplices, ſurtout dans le coeur d'une

femme. Je veux vous conſulter ſur une nouvelle tentative qui m'eſt venue dans l'eſprit ; et j'aurai beſoin de vous, auſſi bien que de l'officieux duc, qui continue à me ſoutenir hardiment que le grand ſeigneur en tient. Je vous attends tous deux. Ma petite Alexandrine vous embraſſe de tout ſon coeur : j'eſpere qu'elle ſera plus ſage et plus heureuſe que ſa mere. Je vous embraſſe, mon cher couſin ; ne manquez pas de venir.

LETTRE III.

Au maréchal de SAXE.

Septembre, 1746.

VOUS êtes toujours malade, et vous battez toujours le duc de Cumberland : c'eſt à la fois pour vos amis un ſujet de douleur et de joie. Les petites ames diroient, moins de

gloire et plus de ſanté : mais la vôtre n'eſt pas de ce nombre.

Il y a ici de grandes plaintes au ſujet des entrepreneurs des vivres : ces hommes avides vont à la guerre, non pas pour y acquérir de l'honneur, mais pour acquérir des richeſſes : ce ſont des ſangſues. Vous faites très-bien de les réprimer.

On m'a rapporté une petite anecdote qui vous concerne ; et vous méritez bien de la ſavoir, ſi vous ne la ſavez déjà. Après la bataille de Rocoux, le chevalier d'Aubeterre parut frappé de la bonne mine, et de l'air guerrier d'un priſonnier anglois, et lui dit : *Je crois que s'il y avoit eu cinquante mille hommes comme toi dans l'armée ennemie, nous aurions eu de la peine à la -battre.* Le ſoldat reprit vivement : *Nous avions aſſez d'hommes comme moi, mais il nous en manquoit un comme le maréchal de Saxe.* Il y avoit

dans cette réponſe beaucoup d'eſprit et de vérité. Le duc de Cumberland eſt auprès de vous ce qu'étoit le pauvre maréchal de Villeroi vis-à-vis du terrible Marlborough, un pigmée qui veut faire face à un géant. Au reſte, on dit que c'eſt un prince généreux et magnanime, quoiqu'il ſe ſoit déſhonoré à l'affaire de Culloden, en maſſacrant ſans pitié deux-mille * montagnards qui demandoient la vie à genoux: mais perſonne ne diſputera que ce ne ſoit un mauvais général. Quant à ſa victoire ſur les écoſſois, ceux-ci, quoique vaincus, ont acquis plus de gloire que lui: vingt-mille hommes en doivent naturellement battre cinq: il n'y a pas là de prodige.

On croit que le ſiege de cette place que vous attaquez ſera difficile: mais y a-t-il rien de difficile pour vous? Faites vîte cette conquête en dépit de

---

* Il faut qu'il y ait de l'exagération.

nos politiques, et puis venez chanter le *Te Deum* avec nous. Vous verrez l'égliſe de Notre-Dame ornée de vos trophées : on peut juſtement vous en appeler le *tapiſſier*, comme on le diſoit du duc de Luxembourg. Adieu, Mars ; tout le monde vous aime et vous deſire.

LETTRE IV.

A la comteſſe de BRE'ZE'. 1746.

VOUS me faites rire avec votre gros hollandois ; il eſt gauche et lourd ſuivant l'uſage de ſon pays. Je ſais qu'il eſt aſſommant ; cependant il faut le ſouffrir parcequ'il eſt de nos amis : ſi vous voulez que vos connoiſſances ſoient parfaites, cherchez-en parmi les anges. L'ambaſſadeur Van Hoy eſt un tout autre homme ; il a du mérite, et vous avez raiſon de l'eſtimer :

il eſt même quelquefois agréable et piquant, comme vous allez voir.

Le marquis de Fontaine l'invita à ſouper mardi dernier : au deſſert, voilà un gros fromage d'Hollande qui paroît ſur la table, et Fontaine lui dit, mr. l'Ambaſſadeur, *c'eſt du fruit de votre pays.* A ces mots Van Hoy ſe leve bruſquement, met la main dans ſa poche, et jette ſur la table une poignée de ducats en diſant, *en voilà auſſi.*

Si vous allez au Val de Grace, je vous prie de faire bien des amitiés pour moi à madame de Sennaterre. Hélas ! elle a choiſi la meilleure part : le monde ne méritoit pas le coeur que Dieu lui a donné. Sa jeuneſſe et ſes charmes lui ont d'abord attiré une foule d'adorateurs ; à préſent elle veut être ſainte : voilà le diable pris pour dupe. N'avez-vous pas auſſi quelque envie de devenir ſainte, ma chere comteſſe ? Faites comme il vous plaira : mais aimez-moi toujours.

LETTRE V.

A mr. VAN HOY, *ambaſſadeur d'Hollande en France. Avril,* 1747.

CE n'eſt pas à moi, mais au miniſtre, que votre excellence auroit dû écrire et ſe plaindre. Cependant je vous ſuis obligée de votre confiance, et je tâcherai de la mériter.

Vous ſavez que, dès le commencement de la guerre, le roi n'a jamais demandé autre choſe à votre république que d'être neutre dans cette grande querelle des principales puiſſances d'Europe; et il a offert de remettre entre vos mains la ville de Dunkerque pour garant de ſa parole. Mais les Etats ont conſtamment mépriſé ſes prieres et ſes offres : ils ont fourni aux ennemis de la France des ſecours de toute eſpece ſous prétexte de leur alliance avec l'Angle-

terre et la cour de Vienne ; ils ont même mis une armée ſur pied, que les françois ont pris la liberté de battre aſſez ſouvent, quoiqu'à regret. Vous pouvez compter que dans tous les tems la politique de France ſera d'exiger la neutralité des Sept Provinces : c'eſt ſon intérêt, c'eſt auſſi le vôtre.

Vous vous plaignez aujourd'hui que le brave Maurice ſoit entré ſur votre territoire, et qu'il prenne vos villes. Cette démarche me paroît juſte et néceſſaire : on vous a prié d'être neutres ; vous ne l'avez pas voulu ; il faut donc vous y forcer : nous vous en demandons pardon.

Vous dites que les Hollandois ſe feront toujours une gloire d'être les amis de la France : cela peut être, et c'eſt ce que nous voulons. Mais qu'ils aient donc la complaiſance de nous en donner des preuves. Les amis ne ſe battent pas : cependant le maréchal de Saxe a

été obligé de vous battre: permettez-nous de douter de votre ſincérité.

Pour vous en particulier, mr. l'ambaſſadeur, le roi a pour vous toute l'eſtime que vous méritez. Vous condamnez peut-être en ſecret l'obſtination de vos maîtres. Quoi qu'il arrive, vous aurez la gloire d'avoir rempli votre miniſtere, ſi non avec ſuccès, du moins avec beaucoup de ſageſſe.

Je ſuis, &c.

LETTRE VI.

A la marquiſe du SAUSSAY.

Avril, 1747.

LES nouvelles d'Hollande donnent ici beaucoup d'occupation: je prévois que la France ſera forcée de prendre le pays de ces *veaux d'or* pour les rendre ſages.

Notre ami du Thiel m'a envoyé les particularités de la mort du pauvre lord

Lovat: ou ne ſauroit mourir avec plus de courage: auſſi étoit-il écoſſois; ces gens-là ſavent ſe battre et mourir. Une heure avant ſon exécution il a déjeûné avec grand appétit, et plaiſanté ſes bourreaux; il eſt monté ſur l'échaffaud auſſi gaîment que s'il étoit allé à une fête, et a reçu le coup fatal ſans faire paroître la moindre frayeur. Voilà donc tous les amis du prince Edouard qui ſont tous ſacrifiés, l'un après l'autre: les anglois ne ſavent pas pardonner. Je trouve que la France a très-mal fait en feſant révolter ces braves gens, et plus mal fait encore en les abandonnant à la vengeance d'un ennemi implacable: il ne faut pas ainſi ſe jouer de la vie des hommes.

Les deſſeins que vous m'avez envoyés ſont charmans; la déeſſe Flore elle-même conduiſoit ſans doute votre belle main en les feſant. Je les montre à tout

le monde ; on les admire, et je ſuis contente. Mais je vous prie, ma chere amie, de ménager vos beaux yeux : le deſſein ne doit être qu'un amuſement ; n'en faites pas une occupation. &c.

LETTRE VII.

Au duc de BOUFLERS. 1747.

VOUS connoiſſez, mr. le duc, toute mon eſtime pour vous : il s'eſt préſenté une occaſion de vous en donner une petite preuve, et je ne l'ai pas laiſſée échapper. Le roi vous a nommé pour aller commander à Genes, que les autrichiens menacent de nouveau, mais qu'ils menaceront inutilement lorſque la république vous aura pour ſon défenſeur : ces pauvres pantalons diſent qu'ils ne ſauroient ſe défendre eux-mêmes.

Cependant la révolution ſinguliere, par laquelle les génois ont recouvré leur

liberté et chaſſe leurs tyrans, ſera admirée dans l'hiſtoire ; et l'on voit avec ſurpriſe que dans l'état d'humiliation où ſe trouve actuellement l'Italie, il reſte encore quelques étincelles de ce beau feu qui animoit les anciens romains : allez l'entretenir.

Les génois ſont des amis utiles dans la préſente criſe des affaires ; ils ont frayé le chemin de l'Italie à Dom Philippe ; ils y ont aſſuré le pouvoir de la maiſon de Bourbon ; ne les expoſons pas à s'en repentir. La France eſt d'ailleurs leur alliée naturelle, et ils le ſentent bien. Les empereurs, qui ſe qualifient de ſucceſſeurs des Céſars, prétendent en vertu de ce titre chimérique au domaine de chaque état d'Italie, dont ils puiſſent s'emparer, et qu'ils regardent comme fief du ſaint empire. En conſéquence les princes d'Italie, qui ont continuellement beſoin de protecteurs

n'en peuvent point avoir de plus fûr, ni de plus puiſſant que la maiſon de Bourbon.

Cependant vous verrez bientôt que les génois ſont turbulens, inquiets et factieux : c'eſt pour cela que j'ai conſeillé au roi de leur envoyer un homme qui fût à la fois bon officier, et judicieux politique, capable de concilier les eſprits du peuple le plus intraitable de la terre. Louis XI. les connoiſſoit bien ; ils lui envoyerent un jour des députés pour lui offrir la ſouveraineté de leur république. *Vous vous donnez à moi*, dit ce prince, *et moi je vous donne au diable.* Pour vous, monſieur, ne les donnez pas au diable ; mais allez les ſauver par reconnoiſſance, et pour l'intérêt de votre patrie. Je vous verrai avant votre départ, et ne vous ſouhaiterai pas les talens et le courage néceſſaires pour réuſſir : vous avez tout cela ; mais vous aurez beſoin de patience ; en avez-vous ? &c.

LETTRE VIII.

A la marquiſe de FONTENAILLES.

J'Allois vous écrire et vous gronder lorſque j'ai reçu de vous une lettre pleine d'eſprit et d'amitié. Elle a déſarmé ma colere, et je ſuis prête à vous embraſſer. Cependant une lettre ne ſuffit pas à mon coeur. Vous ſavez que je ſuis difficile dans le choix de ma compagnie ; et que vous êtes du petit nombre de celles que j'eſtime et que j'aime à voir : pourquoi donc me refuſez-vous ce plaiſir ?

Je ſuis ſeule au milieu de cette foule de petits ſeigneurs qui me haïſſent, et que je mépriſe. Pour la plupart des femmes, leur converſation me donne la migraine. Leur vanité, leurs grands airs, leurs petiteſſes et leur fauſſeté les rendent inſupportables : je ne le leur

dis pas ; mais je n'en ſuis pas plus heureuſe.

C'eſt à préſent que je connois que les rois peuvent pleurer comme les autres hommes : pour moi je pleure ſouvent ſur l'ambition qui m'a amenée ici, et ſur l'ambition qui m'y retient : plaignez ma foibleſſe. On dit que le roi du Monomotapa a cinq-cens bouffons qui l'accompagnent partout pour le faire rire. Louis XV. a cinq-cens ſinges qui l'obſedent tous les jours à ſon lever ; mais c'eſt rarement qu'ils le font rire : il n'eſt gueres moins triſte que moi. Que je les plains ces Dieux de la terre, qu'on croit ſi heureux ! L'amitié ſeule, plutôt que l'amour pourroit les conſoler : mais les rois n'ont point d'amis ; il y en a même peu qui ſoient dignes d'en avoir : ils n'ont que des eſclaves et des flatteurs.

Vous, ma chere amie, vous m'aimez : je ne ſuis pas tout-à-fait à plaindre. Quand viendrez-vous ici ? Ne manquez pas d'amener mlle. de Fontenailles : vous verrez par les careſſes que je lui ferai, quelle eſt ma tendreſſe pour la mere. &c.

LETTRE IX.

Au maréchal de BELLISLE. 1747.

JE ſuis très-fâchée, pour vous et pour la France, de cette malheureuſe affaire d'Exiles. On blâme fort ici la témérité du chevalier de Belliſle, et on dit que jamais ſage général ne ſe fit tuer : ceux qui parlent de la ſorte, ſont peut-être trop ſages eux-mêmes. Pour moi, je ne blâme perſonne, et encore moins les morts. Mr. votre frere avoit peut-être trop de feu ; mais du moins on ne l'accuſera pas de lâcheté ; il eſt

tombé dans le champ d'honneur : c'eſt la gloire et la récompenſe des héros, et c'en eſt aſſez pour vous conſoler.

Il ne convient peut-être guères à une femme de parler de ces matieres : l'ambition de la plupart de notre ſexe eſt de plaire aux vivans ſans s'embaraſſer des morts : celle du vôtre eſt de ſe faire caſſer la tête. Chacun a ſon goût. Mais pour moi, je me plais à honorer le mérite et les hommes qui vous reſſemblent.

Toute la France eſt dans de mortelles alarmes au ſujet de cette ſubite irruption des autrichiens et des piémontois en Provence. Quant à moi, quoique bonne Françoiſe, je n'ai pas la moindre crainte : n'êtes-vous pas là ?

Tandis qu'on ſe bat, nos miniſtres parlent tou ours de la paix. J'ai ſouvent des conférences avec ces têtes graves, qui ne me paroiſſent pas auſſi admirables que je me les figurois avant de les voir

de près. L'art d'un politique eſt de tromper et de mentir à propos pour le bien de l'état: il me ſemble que cet art n'eſt pas difficile. Je m'en vais vous dire une folie: je m'imagine quelquefois qu'une jolie femme emploie plus d'eſprit et de profonde politique à ſa toilette qu'il n'y en a dans tous les cabinets de l'Europe; car l'art de plaire eſt encore plus difficile que l'art de tromper. Vous ne ſerez pas ſans doute de mon avis; mais je ne veux pas vous prendre pour juge, parceque vous êtes vieux.

Ne manquez pas, mr. le maréchal, de battre bien ces meſſieurs, qui ont tué le pauvre chevalier: je le ſouhaite pour votre propre gloire et l'honneur de la nation. Envoyez-nous au plutôt de bonnes nouvelles: le roi vous récompenſera en roi, et moi en jolie femme: je vous laiſſerai peut-être baiſer ma main.

Adieu, mr. le maréchal ; ſouvenez-vous de votre belle retraite de Prague : j'ai promis la victoire ; ne me faites pas mentir.

LETTRE X.

A la marquiſe de BLAGNI.

NE voulez-vous pas venir voir mes pigeons et les baiſer ? Ils ſont ſi jolis : leurs tendres tendres careſſes rappellent des ſouvenirs bien doux, et ne manquent jamais de faire rêver les filles : c'eſt pour cela que je ne les montre jamais à Alexandrine. Madame de Monteſpan avoit ſix ſouris blanches, qu'elle atteloit à un petit carroſſe de filigramme, et qui prenoient la liberté de mordre ſes belles mains. Nos jolies femmes ont toujours des chiens, ou des chats : je n'aime pas tout cela ; je n'aime que mes pigeons.

Le roi eſt à la chaſſe : je n'ai pas voulu l'accompagner, parceque j'étois de mauvaiſe humeur, ce qui l'a fait rire. Je lui dis quelquefois qu'il eſt comme ce Nembrod, dont j'ai entendu parler au ſermon, qui étoit *un fort chaſſeur devant le Seigneur*. Mais ce Nembrod étoit un méchant roi, et Louis XV. eſt bon ; ce qui fait une grande différence.

Tandis qu'il va à la chaſſe, la reine paſſe ſon tems à prier Dieu : c'eſt une ſainte : les grandeurs et les vanités de la terre ne la touchent plus. Je voudrois en pouvoir dire autant ; car le monde avec tout ſon éclat et ſes plaiſirs m'ennuie quelquefois à mourir : mais je ne le veux pas aſſez. Il ſemble que nous ayons deux ames ; l'une pour approuver le bien, et l'autre pour faire le mal.

Cependant la reine, malgré toute ſa ſainteté, a un grand défaut ; c'eſt qu'elle

me hait : elle ſemble oublier à mon égard la loi qui oblige les reines comme les autres à aimer leur prochain comme elles-mêmes. Pour moi, je n'aime pas ce défaut-là, grace à Dieu : j'aime cette princeſſe, et je la révere parcequ'elle eſt vertueuſe, et je voudrois avoir le courage de l'imiter. Je vous aime auſſi avec tendreſſe, ma belle amie ; et vous le ſavez bien. &c.

LETTRE XI.

Au maréchal de SAXE. 1747.

IL faut toujours vous admirer et vous aimer. La France n'étoit pas accoutumée à vaincre les anglois : cette gloire vous étoit réſervée. Un maréchal de France, grand homme et bon citoyen, qui ne s'embaraſſe pas par qui le roi ſoit ſervi pourvu qu'il le ſoit bien, et qui ne connoît pas les petiteſſes de la

jalouſie, diſoit dernierement que vous réuniſſiez en vous l'ardeur du grand Condé avec la ſageſſe de Turenne. Je ne ſais pas ſi ces célebres généraux, qui ont fait trembler l'Europe dans le dernier regne, étoient auſſi grands qu'on les repréſente; mais je ſais que vous êtes plus utile. Ils ont fait dans des guerres injuſtes des conquêtes dont la nation n'a tiré aucun avantage ſolide: ils attaquoient, mais vous nous défendez, ce qui eſt plus important et plus honnête.

On dit, mr. le maréchal, qu'au milieu des travaux et des fatigues de la guerre, vous trouvez encore du tems pour faire l'amour. Je ſuis femme, et ne vous blâme pas: l'amour fait les héros, et les rend ſages. Charles XII. de Suede eſt peut-être le ſeul qui n'ait jamais aimé; mais il en a été puni: il eſt mort fou et malheureux. Les anciens ger-

mains disoient, qu'il y avoit *quelque chose de divin dans une belle femme* : je suis presque de leur avis, et je pense que la grandeur de Dieu brille avec plus d'éclat sur un beau visage que dans le cerveau de Newton.

Nous allons nous réjouir de votre nouvelle victoire ; prenez encore cinq ou six villes pour vous amuser le reste de la campagne, et puis venez voir vos amis.

Les conférences de Bréda continuent toujours ; je ne sais à quoi elles aboutiront, et si elles nous donneront la paix, dont la France a grand besoin : mais nos plénipotentiaires demandent trop, et les ennemis n'offrent pas assez. J'ai bien peur que cette pompeuse négotiation se réduira à rien ; elle n'a produit jusqu'ici que des complimens et des révérences. Vous n'en êtes sans doute pas fâchés ; car pour vous autres héros,

votre gloire et votre plaiſir conſiſtent à tuer les hommes : mais le roi ſeroit bien-aiſe de les rendre heureux. C'eſt pour cela qu'il eſt toujours prêt à donner la paix ; mais il faut auſſi qu'elle ſoit honorable et utile.

On a chanté hier le *Te Deum* dans la chapelle du roi pour la bataille de Lawfelt ; mais je n'aime pas cette cérémonie, qui me paroît injurieuſe à Dieu : c'eſt comme ſi quelqu'un alloit remercier un bon pere de ce qu'il a eu le bonheur d'égorger ſes enfans ; il ſeroit plus juſte et plus naturel de lui en demander pardon.

Comment ſe porte le comte de Friſe ? J'eſpere qu'il reſſemblera à ſon oncle. Le roi ſonge à le marier et à l'établir d'une maniere digne de vous et de lui. Adieu, mr. le maréchal ; je ne vous recommande pas de continuer à battre l'ennemi, mais d'avoir ſoin de votre

ſanté pour le ſervice du roi, et la ſatisfaction de vos amis. Souvent la perte d'un ſeul homme eſt une calamité publique : c'eſt ce que la France éprouveroit, ſi elle avoit le malheur de vous perdre.

LETTRE XII.

Au comte de LOWENDAL. 1747.

JE vous remercie de votre lettre et de votre conquête. Vous avez donc pris Bergopzoom en dépit de l'envie et des hollandois. Cette ville, qui a bravé le génie de Spinola, et qui portoit le nom de *pucelle*, n'a pû vous réſiſter ; ce qui prouve que les françois ſont capables de tout, quand ils ſont commandés par des hommes comme vous. Ils n'ont fait que prendre des villes pendant toute cette guerre comme en ſe promenant : mais la priſe de cette derniere met le comble à leur gloire et

à la vôtre : je ſuis charmée que nous vous en ayons l'obligation.

Les alliés diſent dans leurs gazettes, que vos troupes en entrant dans la ville ont maſſacré ſans diſtinction hommes, femmes et enfans. Je ne ſais pas ſi cet horrible menſonge leur eſt utile pour exciter la fureur des peuples ; mais je ſais que les hommes ſenſés ne le croiront pas. Les françois ont juſtement la réputation d'être les peuples les plus humains de la terre : ils aiment la victoire, et non pas le ſang.

Continuez, monſieur le comte, à faire honneur à la patrie que vous avez adoptée, et qui vous eſtime. Si la vieilleſſe et les infirmités venoient à nous priver du brave Maurice dans le cours de cette trop longue guerre, vous nous reſterez, et on ne s'appercevra pas qu'il ſoit mort.

Il eſt humiliant pour la France que ſes deux plus grands capitaines ſoient

étrangers; c'eſt une remarque que le roi a faite en apprenant la priſe de Bergopzoom; il s'étonnoit que la nation ne produisît plus d'auſſi grands hommes que dans le dernier regne. Le prince de Conti, qui étoit préſent, reprit tout haut: *C'eſt parcequ'aujourd'hui nos femmes ont affaire à leurs laquais.* Ce mot eſt piquant: mais il y a peut-être quelque vérité.

La comteſſe de Lowendal vint hier à l'audience. Le roi la reçut comme la femme d'un héros, et lui dit: *Madame, tout le monde gagnera quelque choſe par cette conquête de Bergopzoom; je donne au comte le bâton de maréchal de France, et j'eſpere avoir le plaiſir de donner la paix à mes ſujets.* Je vis enſuite cette dame en particulier, et mon eſtime pour elle s'en eſt augmentée. Avec toutes les graces de ſon ſexe, elle a le ſens et l'eſprit du vôtre. Je lui ai demandé ſon

amitié : quant à la mienne, c'eſt une dette que je lui dois, et que je lui payerai toujours avec plaiſir : je lui dis que ſi jamais je pouvois lui être utile, j'eſpérois qu'elle me jugeroit digne de la ſervir.

Le roi vient de donner un régiment à votre fils : mr. d'Argenſon n'en étoit pas d'avis à cauſe de ſa grande jeuneſſe ; mais je lui ai répondu par ce mot de Corneille :

. . . . . Aux ames bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

J'avois raiſon : le mérite du pere répond de celui du fils. Je vous ſouhaite, monſieur, ſeulement une bonne ſanté : vous trouverez tout le reſte en vous-même.

LETTRE XIII.

A la comteſſe de BRE'ZE'.

JE viens de renvoyer une femme ennuieuſe, qui m'a donné des vapeurs. Il n'y a gueres d'autre compagnie à la cour, qu'on nomme pourtant le ſéjour de l'eſprit et de la politeſſe. Selon moi la politeſſe conſiſte à être aimable, et quiconque m'ennuie eſt un ruſtre : j'éprouve tous les jours qu'il n'y a pas de plus mauvaiſe compagnie que la bonne compagnie.

On dit, ma chere, que vous vous amuſez actuellement à vous faire peindre : j'en ſuis bien aiſe ; c'eſt ſigne que vous êtes toujours belle. Vanlo eſt un homme inimitable pour attraper la reſſemblance : dites-lui de ne pas oublier ces deux petites foſſettes qui vous rendent le ſouris ſi aimable, ni ces levres

de roſe que je prends tant de plaiſir à baiſer, ni ces yeux tendres et touchans qui me diſent ſi bien, *je vous aime*.

On dit qu'un ſultan fit un jour appeler dans ſon ſerrail un fameux peintre vénitien pour tirer le portrait de ſa femme favorite : mais le peintre lui diſant que pour cela il faloit qu'il la vît, ce prince jaloux le trouva fort impertinent, et le renvoya. Si vous euſſiez été dans ce ſerrail, vous n'auriez jamais eu le plaiſir de voir votre portrait.

Il y a demain un bal maſqué à l'opéra : j'ai preſque envie d'y aller, et de vous prendre en paſſant. Je m'habillerai en marmote, et vous comme il vous plaira : mais nous ferons enrager les hommes. En attendant l'exécution de ce noble deſſein, donnez-moi un baiſer ; je vous le rendrai bientôt.

LETTRE XIV.

Au maréchal de SAXE. 1747.

VOUS nous envoyez toujours de bonnes nouvelles ; chacune de vos lettres annonce une victoire, ou une conquête, et vous êtes *l'enfant gâté* de la fortune. Les lettres de Céſar étoient ſans doute de même : mais ce Céſar ſe portoit bien quand il conquéroit le monde pour lui, et vous êtes malade quand vous gagnez des batailles pour nous : avouez que la gloire eſt une maîtreſſe cruelle, qui fait payer ſes faveurs bien cher.

Mais à propos de Céſar, mr. de Briſſac, qui étoit à la derniere action, et qui m'en rapportoit les particularités, dit : Je ſoupai avec Saxe la veille de la bataille. Ici je l'arrêtai tout court, et lui fis obſerver que, par reſpect pour

votre titre de général, il devroit au moins dire, *Monſieur de Saxe. Eh, morbleu, Madame,* reprit-il vivement, *eſt-ce qu'on dit, mr. Céſar, mr. Alexandre?* Cette ſaillie gaſconne eſt un mot ſublime, et vaut ſeule le plus grand éloge.

Il ne vous manque, mr. le maréchal, qu'un peu de ſanté, pour être l'homme le plus heureux de la terre, puiſque vous en êtes le plus grand : les héros ne devroient jamais être malades.

Les hollandois murmurent beaucoup, et ne vous aiment pas dans leur voiſinage : ils ſe reſſouviennent de l'invaſion de Louis XIV. Ils craignent le même ſort ſous ſon ſucceſſeur, quoiqu'ils ne ſoient qu'auxiliaires. Mais, après tout, il eſt en leur pouvoir de détourner l'orage qui les menace, et qu'ils craignent. On ne leur demande autre choſe que d'être neutres, dans une guerre qui ne les regarde pas ; et je ſuis étonnée que ces

marchands, qui entendent d'ailleurs ſi bien leur intérêt, ne prennent pas dans cette occaſion le parti le plus ſage et le plus ſûr. Ils ſemblent avoir oublié la leçon de leur fameux Jean de Wit, qui leur conſeilloit de ne jamais faire d'alliance offenſive, *mais plutôt d'imiter le prudent chat, qui ne prend les ſouris que pour lui.*

Au reſte, la faction angloiſe eſt toute-puiſſante chez eux par l'influence de la maiſon d'Orange. Les bons patriotes ſentent bien à quelles calamités leur pays va être expoſé : mais ils murmurent tout bas, et ſont ſans pouvoir. Leur miniſtre Van Hoy préſente ſans ceſſe mémoires ſur mémoires ; il proteſte que leur hautes puiſſances ſont pleines de reſpect pour le roi, et ne ſouhaitent rien plus ardemment que de vivre en bonne intelligence avec nous. De notre côté, nos miniſtres lui proteſtent que la nation

françoiſe a le plus grand reſpect pour l'illuſtre nation hollandoiſe, et ſouhaite cordialement qu'elle devienne ſage et raiſonnable. Nous eſpérons qu'elle le deviendra, quand elle nous verra à ſes portes, et que vos victoires nous procureront une paix, que les héros n'aiment pas, mais dont toute l'Europe a beſoin. Les françois meurent de faim au milieu des acclamations, des feux de joie, et des cris de *vive le roi.*

Je vous ſalue, &c.

LETTRE XV.

A la ducheſſe de DURAS.

SAvez-vous bien que nous allons bientôt avoir une nouvelle dauphine? C'eſt la princeſſe de Saxe: on va envoyer un certain duc, qui aime les actions d'éclat, pour en faire la demande en forme. Vous connoiſſez ce duc: il

a une belle tête, mais il n'y a rien dedans. Au reſte, pour le dire en paſſant, ce mariage ſera ſingulier : le dauphin aura pour femme la fille de celui qui a détrôné ſon grand-pere, et qui porte encore actuellement ſa couronne. Mais la conduite des princes eſt comme celle des dieux, bien différente de celle des hommes. N'a-t-on pas vû au commencement de ce ſiècle le duc de Savoie faire tous ſes efforts pour détrôner Philippe V. roi d'Eſpagne, ſon gendre, et préférer le vain titre de roi, qu'il gagna par ce moyen, à celui de bon pere ?

Après tout, je ſuis bien aiſe qu'on donne une femme au dauphin ; car j'ai bien peur que la dévotion ne lui tourne la tête : le mariage eſt le meilleur remede contre cette maladie des ames foibles. Le jeune prince eſt bon comme ſon pere, et il ne manque pas de ſens :

mais ſon éducation a été fort négligée. On avoit propoſé au cardinal de Fleuri de lui donner pour précepteur l'abbé Rome, homme ſavant et plein de probité : ſon éminence répondit, qu'il avoit trop d'eſprit ; et elle confia l'héritier du premier trône de l'Europe aux ſoins d'un ſot et d'un cafard, qui l'a élevé comme un moine, et s'eſt plus attaché à en faire ce qu'on appelle un ſaint qu'un grand prince. Sans doute que le cardinal, quoiqu'il eût plus de ſoixante et dix ans, eſpéroit encore gouverner le fils après le pere.

Si vous voyez la belle comteſſe, je vous prie de l'embraſſer pour moi, et de la faire ſouvenir de ſa parole : il faut que mes amies aient de la mémoire. Quant à la mienne, elle eſt aſſez bonne : je n'oublierai jamais de vous aimer avec tendreſſe, et ce ſentiment fait un des plus grands plaiſirs de ma vie. &c.

LETTRE XVI.

A mr. D'ARGENSON. 1747.

JE ſuis très-fâchée, non pas pour vous, qui avez du courage, mais pour l'état, de ce qu'on appelle votre diſgrace. Le roi perd un bon ſerviteur, et vous devenez votre maître : ce n'eſt pas vous qui êtes à plaindre. Il y a ici une certaine faction de petits-maîtres, ennemis jurés du mérite et des talens, qu'ils ſont incapables d'avoir ; et je trouve qu'ils ont trop de pouvoir. Ils ſont comme le chien au ratelier, qui ne pouvoit manger du foin, ni ſouffrir que le cheval en mangeât : quoiqu'ils ſoient ſans génie pour ſervir le roi, ils ne veulent pas que d'autres le ſervent : *quella rabia della geloſia !*

Votre propre exemple, monſieur, fait voir que ſouvent les bonnes qualités

attirent plus de haine que les mauvaiſes.

On dit que vous ſupportez votre exil avec plus de courage et de patience qu'un ſtoïcien ; je n'en ſuis pas ſurpriſe ; je vous connois. Je vous donnerois volontiers une autruche pour deviſe avec ces mots : *Il n'y a rien de ſi dur que le fort ne digere.*

Cependant tous les honnêtes gens eſperent bientôt vous revoir à la tête du département auquel vous avez fait tant d'honneur : ce n'eſt pas ſeulement la bonne fortune qui eſt inconſtante ; la mauvaiſe l'eſt auſſi. Quoique le roi ſoit prévenu, il eſt auſſi bon et juſte ; il ſentira bientôt que vous lui manquez. Si je puis contribuer à votre rappel, je m'eſtimerai fort heureuſe d'avoir rendu au roi le plus grand miniſtre du ſiecle, et de vous prouver que je ne ſuis pas ingrate. &c.

LETTRE XVII.

A mlle. ALEXANDRINE. 1747.

COmment vous portez-vous, mon bel ange? Tout le monde me dit que vous ferez honneur à votre mere, et mon coeur m'en assure. Vos dames sont fort contentes de vous : elles ne peuvent se lasser de louer votre esprit et vos graces. Continuez à mériter leur tendresse et leurs soins, si vous voulez me plaire, et vous faire un jour estimer. Venez me voir vendredi prochain avec votre petite amie, mlle de Rosieres. Le roi vous aime comme sa fille, et vous careſſera : il me parle souvent de vous. Je ne doute nullement que, quand il s'agira de vous établir, il ne fasse quelque chose de considérable pour vous. Adieu, ma chere enfant, ayez soin de votre santé, et aimez votre mere autant qu'elle vous aime.

LETTRE XVIII.

A la comteſſe de NOAILLES. 1747.

QUE feſiez-vous hier avec ce grand flandrin de marquis ? Je le hais parcequ'il eſt ſot et ennuieux ; il ne fait ni rire, ni parler comme les honnêtes gens, et je ne le vois jamais que je n'attrappe un bon mal de tête : Il a un de ces viſages bêtes que les italiens appellent *volto ſenza ſenno*. Cependant on dit qu'il eſt bon, généreux, et toujours prêt à ſervir ſes amis et les malheureux. J'ai de la peine à le croire, car il faut avoir de l'eſprit pour faire du bien ; les ſots en ſont incapables. En un mot, madame la comteſſe, avec votre permiſſion, cet homme n'eſt pas de ceux que j'aime à voir.

Devinez ce que j'ai fait aujourd'hui. Je me ſuis levée à ſix heures du matin,

et j'ai été pleurer dans le parc parmi les roſſignols qui n'y feſoient pas attention. Je ſuis triſte pour bien des raiſons, et je commence à m'appercevoir que j'ai fait une folie en venant à la cour. La pompe, la grandeur, les plaiſirs de cette terre enchantée ne m'enchantent plus : le charme eſt fini, et je ne retrouve plus rien dans mon coeur qu'un vuide immenſe que rien ne peut remplir. Le monde eſt menteur ; il promet un bonheur qu'il eſt incapable de donner. Quelquefois il me ſemble que je penſe autrement, et je ſuis aſſez gaie : nous ſommes les machines de la providence. On diroit qu'il y a dans le coeur humain deux meſures, l'une de plaiſir et l'autre de douleur, qui ſe vuident et ſe rempliſſent alternativement.

Le roi très-chrétien eſt comme moi triſte et gai tour à tour. Quand la mélancolie le domine, j'ai recours à de

petits airs qu'il aime beaucoup ; nous chantons et paroiſſons contens. Le divin Jeliotte eſt toujours l'ame de ces petits concerts ; il fait pour un moment nos délices, comme il fait celles de Paris. Il ne manque jamais de ramener la ſérénité dans l'eſprit du prince, et par-là il eſt ſouvent le principal mobile des plus grandes affaires de l'Europe ; car un monarque, qui refuſe tout dans ſa mélancolie, accorde tout quand cette vapeur eſt diſſipée.

Pour vous, ma chere comteſſe, vous êtes peut-être plus égale et plus heureuſe : mais ſoyez ſûre que dans la triſteſſe, ou dans la joie, je vous aime toujours avec la même tendreſſe. Le comte aura le commandement d'Alſace : priez-le de m'aimer auſſi, et de ne me plus gronder.

LETTRE XIX.

Au marquis de LUSSAC.

LE roi vient d'accorder un régiment à votre fils en conſidération de vos anciens ſervices, et de ſon propre mérite. Venez enſemble remercier ce bon prince, et voir vos amis. Je penſe auſſi à mlle. de Luſſac : mais elle eſt encore trop jeune pour lui donner une abbaye. Les femmes, et ſurtout les religieuſes, ſont plus difficiles à gouverner que les hommes ; et ces humbles *épouſes de Jéſus-Chriſt* ne ſauroient reſpecter leur abbeſſe à moins qu'elle n'ait des rides. Cependant votre fille n'attendra pas juſqu'à ce tems-là : ſa vertu et ſa ſageſſe doivent ſuppléer en elle au défaut d'âge : d'ailleurs elle ne vieillira que trop tôt. Je vous ſalue, mr. le comte ; je me ferai toujours un honneur et un plaiſir de vous ſervir. &c.

LETTRE XX.

A la marquiſe du CHATELET.

C'EST moi, madame, qui dois plutôt vous remercier de m'avoir offert une occaſion de vous ſervir dans la perſonne du jeune comte. Mon eſtime pour vous et pour lui m'en feſoient un devoir, que j'ai tâché de remplir.

Permettez-moi en même tems de faire compliment à mon ſexe de ce que vous l'honorez par des talens, dont les hommes doivent être jaloux. Lorſque Newton étonnoit l'Europe par ſes découvertes ſublimes, il ne ſe feroit jamais imaginé qu'une françoiſe, célebre par ſon rang et ſa beauté, feroit non ſeulement capable de l'entendre, mais de l'expliquer; ce qui fait voir que l'eſprit n'a point de ſexe. Tandis que l'ingénieux Voltaire vous chante, et que la France

vous admire, ſouffrez qu'une femme qui ne ſait rien, mais pleine d'eſtime pour le ſavoir, préſente à l'illuſtre et charmante *Emilie* l'hommage ſincere que toute l'Europe lui rendra bientôt. &c.

LETTRE XXI.

Au duc de BOUFLERS. 1747.

VOUS n'avez pas trompé nos eſpérances, mr. le duc. Je viens de recevoir votre lettre avec la nouvelle de la levée du ſiege de Genes. J'ai couru auſſitôt la porter au roi, qui m'a promis de vous récompenſer. Vous louez beaucoup les génois, et vous dites qu'ils vous ont ſecondé de tout leur pouvoir : je n'en ſuis nullement ſurpriſe; tout homme a plus d'intérêt que ſon voiſin à défendre ſa propre maiſon.

J'admire comme vous l'action du gouverneur de Savonne, qui n'a pas voulu

obéir au ſénat, et rendre ſa place pour reſter fidele à ſa patrie : cette action auroit été digne d'un romain, et c'eſt pourtant un italien, et un génois, qui l'a faite.

Vous avez raiſon de penſer à fortifier actuellement l'état de Genes contre une nouvelle entrepriſe de la part des autrichiens, et de leur en fermer l'entrée. Cependant malgré tous vos ſoins et les bonnes intentions du roi, il ſera difficile d'aſſurer la tranquillité d'Italie : jamais on n'a pû le faire, parceque c'eſt le plus beau pays de l'Europe, comme il en eſt le plus foible : il a toujours excité l'ambition des grandes puiſſances, et quand même elles voudroient y prévenir la guerre, les italiens s'y oppoſeroient eux-mêmes. Comme ils ſont pauvres, ils ont beſoin d'armées étrangeres qui viennent ſe couper la gorge chez eux, et les enrichir. Voilà pourquoi ils ont toujours ouvert à nos troupes

l'entrée de ce paradis terreſtre, qui eſt habité par des démons, et qu'on appelle avec beaucoup de juſtice *le tombeau des françois.*

Le ſénat n'a fait ſimplement que ſon devoir en vous créant noble génois : c'eſt à la vérité un foible honneur ; mais la gloire que vous avez acquiſe, et l'eſtime du roi ſont d'un plus grand prix.

Si l'infant paſſe à Genes, voulez-vous bien lui préſenter mes très-humbles reſpects ? Le voilà à préſent ſûr d'un établiſſement : il en eſt bien digne. Recevez, monſieur le duc, mes voeux et mes complimens ; perſonne ne vous honore plus que moi.

LETTRE XXII.

A la comteſſe de BRE'ZE'.

JE vous remercie bien de votre lettre et de vos magots. Ce Raux eſt un homme admirable : ſes figures d'émail

vont devenir à la mode comme les *pantins*; mais elles ne feront pas ſi ridicules.

La pauvre marquiſe de Pouange vient de mourir preſque ſubitement : cela fera trembler les jolies femmes qui ſe portent bien. Deux jours auparavant elle étoit au bal : à ſon retour elle ſe mit auſſitôt au lit, et commença à rêver. Elle vit donc ſa mere comme un grand fantôme blanc dans le triſte appareil des morts, qui lui fit ſigne de la ſuivre. Elle ſe réveilla toute épouvantée, appela ſes femmes, et leur raconta ſa viſion qu'elles traiterent de chimere : mais elle étoit frappée. Elle a eu un accès de fievre, puis un autre, puis un autre avec le tranſport au cerveau, et elle vient de rendre à Dieu ſa belle ame. J'eſpere que Dieu l'aura reçue à bras ouverts, car elle étoit ſage et vertueuſe. Le marquis, qui l'adoroit, eſt inconſolable : je ne plains pas les morts, mais ceux qui ſurvivent et qui ont le coeur tendre.

Je relis votre lettre avec cette douce ſatisfaction qui accompagne la correſpondance des vrais amis. Mais je rougis des louanges que vous me donnez. Eſtimez-moi, ſi vous m'en croyez digne ; mais ne me le dites pas, cela eſt inutile.

Je compte vous voir dans ma loge ſamedi prochain à la comédie. On doit repréſenter *Zaïre :* cette piece eſt un chef-d'oeuvre : elle nous convient ſurtout, car c'eſt celle des ames ſenſibles. Adieu, *Cor mio*, portez-vous bien, je vous embraſſe.

LETTRE XXIII.

Au maréchal de BELLISLE. 1747.

LE général Brown a donc été forcé de repaſſer le Var, et nous vous en avons l'obligation auſſi bien qu'à Dom Philippe, qui dans cette occaſion, dites-vous, a payé de ſa perſonne comme un

ſimple volontaire. Je ne m'en étonne pas : il eſt du ſang de Bourbon. Ainſi ce beau projet du roi de Sardaigne d'envahir la Provence, s'eſt évanoui en fumée. Les françois ſont invincibles quand ils ſont commandés par des hommes comme vous, et ſurtout quand on les attaque chez eux : Charles-quint l'a éprouvé longtems avant le Savoyard. Vous avez vengé la mort de votre frere : cette victoire fera oublier au roi la malheureuſe affaire d'Exiles.

La France eſt actuellement triomphante dans toutes les parties de l'Europe, où l'on a porté la guerre. Mais hélas ! en mer les anglois viennent d'achever de détruire les malheureux reſtes de notre marine. J'ai bien peur que tant de ſang et de tréſors prodigués dans cette guerre ſi ridicule dans ſes motifs, et ſi cruelle dans ſes effets, ne produiſent à la fin aucun avantage ; et que le roi

ne ſoit obligé de rendre les conquêtes d'Europe pour ravoir ſes colonies. A chaque fois que les anglois nous battent ſur ce qu'ils appellent leur propre élément, je ſuis pour ainſi dire prête à maudire la mémoire du cardinal de Fleuri : j'en demande pourtant pardon à Dieu, car c'étoit un prêtre. Sa politique timide et ſa ridicule économie ont achevé de faire perdre à la France toute ſa conſidération en qualité de puiſſance maritime. Il n'aimoit ni la guerre, ni les dépenſes : il avoit cet eſprit d'épargne qui eſt fort bon dans le gouvernement d'une famille particuliere, mais qui eſt ſouvent très-pernicieux dans le gouvernement de la grande famille de l'état, où il faut ſavoir dépenſer, et perdre même à propos. On dit que les anglois avoient beaucoup d'eſtime pour lui : je les crois. Il a laiſſé pourrir nos vaiſſeaux dans nos

ports, de peur de les fâcher ; c'étoit un fûr moyen de plaire à ces honnêtes gens. L'adminiſtration des prêtres a toujours été plus ou moins fatale à la France, et peut-être auſſi aux autres états : ils ſont faits pour prier Dieu, et non pour gouverner les hommes : n'êtes-vous pas de mon avis ?

Portez-vous bien, mr. le maréchal, et ſoyez content : tout le monde vous eſtime, et moi plus que les autres. Si l'on avoit dit à l'infortuné mr. Fouquet que ſon arriere-petit-fils ſeroit non ſeulement un grand-ſeigneur, mais un grand homme, il auroit peut-être ſupporté ſa priſon avec plus de patience. Je vous ſalue ſincerement, et je ſouhaite à la France beaucoup d'hommes qui vous reſſemblent.

LETTRE XXIV.

Au chevalier de SADE. 1747.

J'AI auſſitôt porté au roi la bonne nouvelle que vous m'avez envoyée, et dont je vous remercie. Il ne comptoit pas dabord qu'une place, telle qu'Antibes, ſans fortifications, et qui n'avoit qu'une petite poignée de monde pour la défendre, pourroit ſeulement tenir vingt-quatre heures contre une nombreuſe armée. Cependant vous avez ſoutenu un ſiege de quarante jours, et à la fin forcé l'ennemi à le lever. Si cette action n'eſt pas la plus importante de la guerre, elle n'en eſt pas la moins admirable. Le roi vous donnera au plutôt des marques de ſon eſtime; et s'il étoit capable de l'oublier, je vous promets de l'en faire ſouvenir. Pour moi, monſieur le chevalier, je me ferai

toujours un devoir de ſervir le mérite et la valeur : par-là vous pouvez juger de mes ſentimens pour vous.

LETTRE XXV.

Au comte de MAUREPAS. 1747.

J'AI ouvert votre lettre avec empreſſement, croyant que c'étoit la nouvelle d'une victoire ; et c'eſt celle d'une défaite. Cette malheureuſe affaire acheve de détruire le reſte de la marine françoiſe, et de tromper vos eſpérances. Il y a cependant quelque ſujet de conſolation : mr. de la Jonquiere s'eſt battu en homme de courage : mais hélas ! il avoit affaire à des anglois. On peut dire que tout eſt perdu, hors l'honneur. Je ne crois pas que ces ſuccès continuels de l'ennemi par mer aient d'exemple dans l'hiſtoire : c'eſt pour lui ſeul que la fortune n'eſt pas inconſtante. Il n'y a aujourd'hui que deux grands peuples en

Europe : il ſemble que l'un ſoit deſtiné à poſſéder l'empire de la mer, et l'autre celui de la terre ; il faut prendre patience.

Je prévois que la France ſera obligée de faire une paix honteuſe, et de rendre les conquêtes de Flandre : la miſere du royaume, la difficulté de faire de nouvelles levées, et l'obſtination des alliés, qui ont plus d'argent et de patience, la rendront bientôt néceſſaire. Le maréchal de Saxe ſe vante de conquérir la Hollande la campagne prochaine, et d'arborer les fleurs de lis ſur les remparts d'Amſterdam. A vous dire vrai, je n'en crois rien de tout, et même je ne le deſire pas. Cette conquête, en ſuppoſant qu'elle ſoit poſſible, ſeroit très-dangereuſe : Louis XIV. qui la fit, fut preſque auſſitôt obligé de l'abandonner : il n'en tira d'autre avantage que le vain honneur d'avoir fait dire publiquement

la meſſe à Utrecht : bonne leçon pour ſon ſucceſſeur. Je ſuis dans la ferme perſuaſion que le regne de Louis XV. ne ſera jamais celui des conquêtes : les françois du tems préſent ſont trop différens de ceux du dernier ſiecle. Je le redis encore, la paix nous eſt néceſſaire : notre marine eſt détruite ; nous ſommes épuiſés d'hommes et d'argent, et nous avons de puiſſans ennemis. Vous, monſieur, qui tenez la premiere place dans le conſeil, et qui la méritez par votre expérience et vos lumieres, contribuez à rendre aux françois cette paix, dont ils ont tant de beſoin, et qui eſt le bien le plus précieux qu'un bon roi puiſſe faire à des ſujets qui l'aiment. &c.

LETTRE XXVI.

A la marquiſe du SAUSSAI.

J'AI été heureuſe pendant huit jours, c'eſt à dire, tout le tems que je vous ai vue : à préſent je ſuis triſte à mon ordinaire : je puis vous dire, au ſcandale des grands de la terre, que malgré ma faveur et l'eſtime d'un grand prince, je ſuis quelquefois ſur le point d'abandonner la cour, et d'aller dans la retraite me conſoler avec mes amis. Mais ma foibleſſe me retient : je hais le monde, et ne puis le quitter.

Comment trouvez-vous la nouvelle dauphine ? Elle n'eſt pas belle ; mais elle a du ſens, des graces, et ce je ne ſais quoi qui plaît encore plus que la beauté. Son illuſtre époux eſt trop dévot : nous verrons ſi elle ne la guérira pas de cette maladie des petites

ames, qui ne manque jamais de rendre un prince perſécuteur, et ſes ſujets fanatiques. Je ne connois pas de grand roi qui ait été dévot : le bon Henri IV. ne l'étoit pas. Aimons Dieu et la vertu : laiſſons la dévotion aux moines.

La dauphine a amené avec elle un jéſuite allemand, nommé le P. Crouſt, qui eſt ſon confeſſeur : c'eſt peut-être le plus ſot et le plus plat animal qui ait jamais été importé du ſaint empire germanique. Cependant elle a une extreme confiance en lui, ce qui me fait tout craindre.

Mais à propos du dauphin, je ne vous ai peut-être jamais parlé d'une ſcene qui s'eſt paſſée, il n'y a pas longtems, à Verſailles. Une femme de Paris, qui étoit groſſe, eut envie d'embraſſer ce jeune prince, qui eſt, à la vérité, beau comme l'Amour : un officier ſe chargea de l'introduire ; mais le dauphin, voyant qu'elle

avoit la gorge découverte, lui tourna le dos, et lui ferma lui-même la porte au nez. Vous voyez que la dévotion l'a preſque rendu groſſier.

Je fus hier ſurprife de voir la jeune dauphine avec des bracelets de la défunte infante, où l'on voit ſon portrait en miniature : le dauphin l'a priée de les porter, ce qui ne lui fait pas beaucoup de plaiſir ; en effet ce procédé n'eſt pas galant.

Il pleut toujours, et je ne ſaurois aller prendre l'air. Je ſuis réduite à reſter dans mon appartement, et à careſſer mes pigeons. Je penſe auſſi à vous, ma belle comteſſe. Adieu.

LETTRE XXVII.

A la même. 1747.

AVez-vous lu la cataſtrophe du tyran de Perſe, le trop fameux Thamas Kouli-Kan ? Il a été maſſacré

dans ſon propre palais par ſes gardes. Cet homme, ſi célebre par ſon courage et par ſes crimes, a éprouvé le ſort qu'il méritoit : belle leçon pour les ambitieux. Trois voyageurs trouverent un jour un tréſor ; l'un d'eux alla chercher des vivres, et les empoiſonna pour ſe défaire de ſes camarades, et devenir le ſeul poſſeſſeur du tréſor. Ceux-ci dans le même tems prenoient la réſolution de l'aſſaſſiner par le même motif, et ils l'exécuterent à ſon retour ; après quoi ils ſe mirent à manger ce qu'il avoit apporté : mais ils y trouverent la mort qu'ils méritoient, fidele emblême des conſéquences de l'ambition. O vanités, grandeurs humaines, pompeuſes chimeres ! je vous mépriſe ſincerement, mais hélas ! je n'ai pas encore le courage de vous haïr.

On ſonge toujours à la paix. Le roi fait des propoſitions très-raiſonnables :

mais les anglois s'en moquent, et veulent traiter avec nous comme avec des vaincus. Les conférences de Bréda n'ont produit juſqu'ici que quantité de belles harangues et de complimens : cependant nous eſpérons toujours.

Quand vous écrirez au beau marquis, dites-lui de ne pas tant s'expoſer pour l'amour de vous et de ſes amis ; car le canon ne reſpecte perſonne. Adieu, je vais partir pour Marli : c'eſt un lieu charmant, mais votre préſence le rendroit encore plus beau. &c.

LETTRE XXVIII.

A mr. D'ARGENSON. 1747.

LES anglois ont donc renouvelé leur traité avec les ſauvages de Ruſſie, par lequel ceux-ci s'engagent à leur fournir trente-mille hommes en payant. Ils ſont comme les princes d'Al-

lemagne, amis de tout le monde en payant. Je ne fais cependant pas ce que les alliés feront de ces barbares. Le roi de Pruſſe ne les laiſſera pas paſſer impunément, et j'oſe dire que s'ils viennent jamais en Flandre, il faudra qu'ils y arrivent par mer ſur les vaiſſeaux anglois, ce qui n'eſt gueres praticable; ou qu'ils faſſent le trajet ſur une meule de moulin, comme leur grand St. Nicolas.

Cependant je regarde ces alliances avec les ruſſes comme d'une très-dangereuſe conſéquence. Cette nation, qui cent ans auparavant étoit auſſi inconnue dans le reſte de l'Europe que la terre auſtrale, s'aguerrira peu à peu, et apprendra la diſcipline militaire en ſervant les différentes puiſſances qui l'emploient: bientôt elle ſera en état de battre ſes maîtres, et leur ſera formidable. Il ne ſeroit pas impoſſible de voir un nouveau

déluge de barbares, ſortis des antres de Sibérie, et commandés par un nouvel Attila, qui inonderoient l'Europe. Dieu nous en préſerve !

Je n'aime pas la politique : mais puiſque la ſingularité de ma fortune m'en rend l'étude néceſſaire, je vous prie de continuer à être mon guide. Après tout, je m'imagine qu'il ne faut pour cela que beaucoup de droiture et de bon ſens. Quant à cette politique qui enſeigne à tromper les hommes, et à les rendre malheureux, je n'en ai pas beſoin, et vous êtes incapable de me l'apprendre. Je ſuis, &c.

LETTRE XXIX.

A la comteſſe de NOAILLES. 1748.

A Quoi paſſez-vous le tems, ma chere amie ? Etes-vous heureuſe et contente ? Pour moi je ſuis triſte, et

je ſuis ſûre que, s'il y a du bonheur ſur la terre, ce n'eſt pas dans les cours qu'il faut l'aller chercher. Il ſemble que ce ſoit ici l'antre de Trophonius : on n'y rit jamais de bon cœur. Je n'y trouve que de fauſſes joies, de faux plaiſirs, et de faux amis, qui tâchent de m'aſſaſſiner en m'embraſſant. Je fais tout ce que je peux pour diſtraire ma mélancolie : mais le plaiſir eſt un don de Dieu, qu'il n'accorde jamais à l'ambition : il ne m'eſt pas plus poſſible d'être gaie qu'à mde. de Percival d'être belle et raiſonnable.

Je vous remercie de vos cantates ; la muſique et les paroles en ſont fort belles ; mais à préſent je n'ai pas envie de rire.

Avez-vous été chez Martin voir mon nouveau carroſſe, comme vous l'aviez dit ? Je lui ai défendu de le gâter par des peintures laſcives, que les honnêtes gens ne ſauroient voir ſans rougir. C'eſt pourtant aujourd'hui la mode ; mais je

me moque de la mode : les femmes ſages m'en eſtimeront davantage. Le roi m'a fait préſent de ſix beaux chevaux barbes : le bon prince ! qu'il eſt digne d'être aimé !

A propos, eſt-il vrai que la princeſſe de Conti, étant l'autre jour à la meſſe aux Théatins, un pauvre aveugle vint lui demander l'aumône, en ſe plaignant *qu'il avoit perdu les joies de ce monde* ; ſur quoi elle ſe tourna vers le comte de Clermont, et lui dit : *Eſt-ce que cet homme-là eſt eunuque ?* Voilà une réflexion bien gaillarde, ſurtout dans une égliſe.

Je reçus hier la viſite de la belle ducheſſe, qui me ſalua de votre part, et je l'embraſſai pour ſa peine. Vous penſez donc toujours à moi ? Vous avez bien raiſon : il y aura dimanche prochain 28 ans qu'il vint au monde une certaine perſonne deſtinée à vous aimer tendrement.

Je vous prie de faire bien des careſſes

pour moi à madame de Nanteuil : je ſuis après tout bien heureuſe d'avoir des amies comme vous. &c.

LETTRE XXX.

Au comte d' ARGENSON. 1748.

ON m'a préſenté un mémoire pour l'établiſſement d'une école militaire, et je vous l'envoie, parceque c'eſt une affaire de votre département. Ce n'eſt pas, comme le diſoit le cardinal Dubois des projets de l'abbé de S. Pierre, *le rêve d'un bon citoyen :* mais il me ſemble que ce ſeroit une inſtitution très-praticable et très-utile. Les campagnes ſont remplies de pauvres gentilſhommes qui vivent dans la miſere et l'abjection : on pourroit les ſoulager en élevant leurs enfans pour le ſervice du roi et de l'état. La nobleſſe françoiſe eſt la plus brave de l'Europe, et l'on a vû dans tous les

tems ce qu'elle ſavoit faire. Mais nos pauvres hobereaux qui n'ont que l'épée et du courage ſont perdus pour l'état, parceque, n'ayant pas le moyen de ſervir comme officiers, ils dédaignent de ſervir comme ſoldats. Je crois donc que le projet de les rendre utiles dans leurs enfans, mérite attention. Si l'on entretenoit conſtamment un corps de cinq à ſix-mille jeunes gens élevés avec ſoin par les plus habiles maîtres dans toutes les parties de l'art militaire, cela formeroit une pépiniere de bons officiers, en qui les lumieres ſuppléeroient à l'expérience, et bien ſupérieurs à ces petits meſſieurs bien poudrés qui ſe préſentent tous les jours à votre bureau, et qui n'ont d'autre mérite pour obtenir une lieutenance qu'un peu d'argent et beaucoup de préſomption.

Je n'ai pas encore parlé au roi de ce plan, qui me paroît ſage et de la plus

grande importance ; je veux avoir votre avis auparavant. Conſidérez, monſieur, que nous ſommes en guerre avec les anglois, et que nous y ſerons preſque toujours par la rivalité et l'antipathie des deux nations. Ce ſont les ſeuls ennemis qui ſoient à craindre pour la France, et contre leſquels elle ne ſauroit trop bien ſe préparer. Nous feſons la guerre avec les autres peuples pour la gloire, mais avec les anglois pour notre conſervation. On ne ſauroit donc prendre trop de précautions contre de pareils rivaux, qui veulent à toute force tenir la balance de l'Europe, et qui par leur valeur et leurs richeſſes ſont bien plus à craindre que la maiſon d'Autriche ne le fut jamais.

Je vous prie de vous ſouvenir du petit St. Marc, dont je vous ai déjà parlé. Si vous l'examinez bien, vous le trouverez digne de ſervir le roi, et vous accorderez

l'emploi qu'il ſollicite plutôt à ſon mérite qu'à ma recommandation.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXI.

A mr. de CHEVERT, *lieutenant-général.*

J'AI obtenu pour vous, monſieur, ce petit gouvernement que vous deſiriez, et cette préférence a cauſé bien des murmures parmi vos rivaux ; ce qui m'auroit donné de vous la plus grande opinion, ſi le maréchal de Saxe ne m'avoit dailleurs ſouvent parlé de vous comme d'un des meilleurs officiers de l'armée. On objectoit que vous étiez un ſoldat de fortune, un homme ſans naiſſance. C'eſt ce qui vous rend plus eſtimable : votre mérite eſt perſonnel, celui des autres leur eſt étranger. Je me ferai toujours un devoir de vous ſervir, et ceux qui vous reſſemblent :

par-là on verra qu'une femme qu'on accuſe avec tant d'amertume et d'injuſtice, fait honorer le mérite et la vertu. Venez remercier le roi avant de partir : je vous verrai auſſi avec plaiſir, mais à condition que vous ne me remercierez point. Je ſuis, &c.

LETTRE XXXII.

Au comte d' ARGENSON. 1748.

CETTE nouvelle démarche du roi de Pruſſe me fait plaiſir, mais elle ne me ſurprend pas : il entend auſſi bien ſes intérêts que l'art de la guerre ; tâchons auſſi d'entendre les nôtres. J'ai prédit que cette négotiation de Suede n'aboutiroit à rien, et ma prédiction s'eſt accomplie. Les ſuédois ont perdu leur gloire en gagnant leur liberté : ils ont été la terreur du nord, tant qu'ils ont été eſclaves de leurs rois : à préſent

qu'ils ſont libres, ils ne ſont plus rien ; ce qui ſemble prouver que la liberté eſt, pour ainſi dire, une viande particuliere qui ne convient pas à tous les eſtomacs. Elle ne nous convient pas davantage : les françois ont beſoin d'un maître, et ils ſont heureux d'en avoir un bon.

Je viens de recevoir un placet d'un entrepreneur des vivres, et je vous le renvoie, parceque ces affaires ſont de votre reſſort. Il ſe plaint que le maréchal de Saxe eſt trop ſévere, ſans doute parcequ'il ne permet pas à ces honnêtes gens de voler autant qu'ils voudroient. Répondez à ce petit monſieur comme il le mérite. J'admire l'aſſurance de ces hommes avides, qui oſent troubler le gouvernement de leurs petits intérêts : quand le roi envoie un vaiſſeau à la Chine, s'embaraſſe-t-il ſi les ſouris ſont à leur aiſe ?

Il y a ici un jeune homme de bonne famille, qui m'a été recommandé : il eſt d'une figure agréable : mais le principal c'eſt qu'il eſt brave et capable de bien ſervir. Je ſerois bien aiſe que vous fiſſiez quelque choſe pour lui, et je vous en prie.

LETTRE XXXIII.

A mlle. ALEXANDRINE. 1748.

J'AI reçu à votre ſujet une lettre qui m'afflige. On dit que vous êtes hautaine et impérieuſe avec vos compagnes, et que vous commencez à devenir très-indocile. Pourquoi affligez-vous le coeur de votre mere ? Pourquoi la mettez-vous dans la triſte néceſſité de ſe plaindre de vous ? Je vous avois tant recommandé d'être douce, modeſte et affable, comme le ſeul moyen de plaire à Dieu et aux hommes. Avez-vous

ſitôt oublié mes leçons ? Voulez-vous me mettre dans le cas de rougir de vous ? J'eſpere que vous changerez de manieres par égard pour moi et pour vous-même. Point de grands airs ; ils ne conviennent à perſonne, et encore moins à vous qu'aux autres. Si je vous fais élever comme une princeſſe, ſongez que vous êtes bien éloignée d'en être une. La même fortune qui m'a élevée peut changer, et me rendre la plus malheureuſe des femmes ; en quel cas vous ſeriez comme moi, rien du tout. Adieu, ma chere fille, vous ſavez que je ne reſpire que pour vous, que c'eſt pour vous que j'aime la vie. Si vous me promettez de vous corriger, je vous pardonne et vous embraſſe. &c.

LETTRE XXXIV.

A madame l'abbeſſe de S. ANTOINE.

1748.

J'AI reçu avec reſpect la lettre de V. A. S. * et je voudrois pouvoir vous conſoler et vous ſervir. Mais je ne puis rien dans cette affaire, qu'on a repréſentée au roi ſous le jour le plus odieux. On vous accuſe de tyranniſer vos religieuſes. On dit que vous vous baignez tous les matins dans une cuve pleine de lait, que vous leur faites enſuite manger. Cela ſeroit bien indigne d'une princeſſe du ſang de Bourbon, et je ne le crois pas. Mais malheureuſement on le croit ici, et le roi eſt fort irrité. Il a donc été réſolu de vous ôter le gouvernement de vos filles. Au reſte on vous conſerve votre revenu, de ſorte qu'à le bien prendre je ſerois plutôt

* Votre alteſſe ſéréniſſime.

tentée de vous faire compliment que de vous plaindre. La charge de cent-cinquante filles toujours chagrines et mécontentes eſt bien pénible, ſurtout pour une perſonne de votre rang. Je vous remercie très-humblement de la confiance que vous avez eue en moi; j'ai tâché de m'en rendre digne. Si je n'ai pû parer l'orage qui ſe préparoit, j'ai du moins été aſſez heureuſe pour en adoucir les conſéquences, comme vous l'apprendrez bientôt. Mon profond reſpect pour vous, et pour l'illuſtre ſang dont vous ſortez, m'en feſoient un devoir que j'ai tâché de remplir avec zele.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXV.

A la marquiſe du SAUSSAI. 1748.

QU'avez-vous donc fait à madame de Fronlai? Elle ſe plaint fort de vous. Eſt-ce que les amis doivent

ſe fâcher ? Elle ne m'a pas dit les particularités de votre brouillerie : mais je me charge de vous réconcilier, et de vous faire embraſſer, pourvu que vous ne l'ayez pas appelée *laide*, ce qui ne ſe pardonne jamais entre les femmes.

Le roi part demain pour Compiegne, et je dois le ſuivre : mais je porte partout la même mélancolie ; il eſt plus facile de changer d'air que d'humeur. Quel eſt cet impertinent qui a dit tout haut en me voyant promener avec le maréchal de Saxe : *Voilà l'épée du roi et ſon fourreau.* Cette mauvaiſe plaiſanterie a déjà couru tout Paris, et je ne doute pas que vous ne la ſachiez comme les autres. J'en voudrois connoître l'auteur, non pas pour le punir, car de pareilles ſottiſes ne m'offenſent pas ; mais pour le prier de mettre plus d'eſprit et de décence dans ſes bons-mots.

Je vous prie pendant mon abſence d'aller voir les tableaux de mr. de Renuſſon, et d'acheter pour moi ce qu'il vous plaira : je m'en rapporte à votre goût. Mais il y a ſurtout un morceau que je ſerois bien aiſe d'avoir ; c'eſt l'enlevement de Proſerpine ; ne le laiſſez pas échapper. Voilà ma premiere commiſſion : la ſeconde, dont je vous charge encore plus expreſſément, c'eſt de vous bien porter et de m'aimer toujours. Adieu, ma chere, je ſouhaite et eſpere vous voir à Compiegne : ce jourlà ſera le plus agréable pour moi. &c.

LETTRE XXXVI.

A la ducheſſe de DURAS. 1748.

VOUS me demandez ce que je fais, madame la ducheſſe. Je m'ennuie, et vous aime toujours à l'ordinaire. Je m'imaginois autrefois follement que

la cour étoit le ſéjour des ris et des plaiſirs; c'eſt plutôt celui des pleurs, du moins pour moi. J'en ai verſé aujourd'hui d'indignation en voyant mes amis, ceux que j'ai ſervis de tout mon pouvoir, conſpirer contre moi. Cela ne m'empêchera pourtant pas de faire du bien, ſuivant ce mot d'un philoſophe: *Donne à manger aux chiens, duſſent-ils te mordre.*

Je me repens cependant d'avoir contribué à l'élévation d'un certain perſonnage, qui eſt également incapable de bien ſervir le roi et d'être reconnoiſſant: mais alors je ne le connoiſſois pas.

Vous avez ſans doute ouï parler de ce Chamillard, que Louis XIV. fit miniſtre de la guerre, parcequ'il jouoit bien au billard. J'ai fait à peu près la même choſe pour cet homme-là; il n'avoit d'autre mérite que celui d'être amuſant, et il eſt actuellement ſecrétaire d'état.

Il y a ſelon moi un grand abus dans tous les gouvernemens : chaque membre de l'adminiſtration devroit être fixé pour toujours dans le même poſte, ſans eſpérance de monter plus haut : autrement on ne peut attendre de lui ni juſtice, ni application. Il ne peut pas remplir les devoirs de la charge à laquelle il a ambition d'aſpirer, parcequ'il ne l'a pas encore; ni ceux de celle qu'il occupe, parcequ'il a deſſein de la quitter. L'homme, dont il s'agit, confirme ma remarque.

On attend ici la ducheſſe de Parme; et j'eſpere que ſa préſence ramenera la gaieté dans cette cour, où l'on ne rit jamais que du bout des levres. Le roi me diſoit hier, *j'ai beaucoup de flatteurs, et n'ai point d'amis.* Voilà le malheur des princes; on les adore, mais il eſt rare qu'on les aime.

Le jeune comte m'eſt venu remercier du régiment qu'il a obtenu : il eſt vrai

que j'ai dit un mot en ſa faveur, mais ſon propre mérite en a dit davantage ; il parle des belles actions comme un homme qui eſt capable d'en faire.

Je vous verrai peut-être la ſemaine prochaine chez la belle comteſſe, qui m'a invitée à une petite fête : ce ſera la fête de l'amitié, et par conſéquent très-agréable. Adieu, ma chere ducheſſe ; je baiſe vos belles mains.

LETTRE XXXVII.

A la marquiſe de FONTENAILLES.

1748.

LA cour eſt un bon pays pour oublier les malheureux : on ne parle déjà plus du pauvre prétendant, et il n'y a peut-être que moi qui le plaigne. On dit qu'il va ſe promener en Allemagne dans ce pays de l'orgueil et de la miſere, où il trouvera à chaque pas des princes et des gueux. Il a un grand projet

dans la tête : je ſouhaite qu'il réuſſiſſe, mais ſans l'eſpérer : les malheureux n'ont point d'amis. Le roi lui a fait donner des lettres de change pour ſix-cens-mille livres : je ſouhaite de tout mon coeur que cela contribue à le conſoler, ſi toutefois un peu d'argent peut conſoler de la perte d'un trône.

Enfin le petit marquis a obtenu ce qu'il ſouhaitoit ; il étoit ſouple et flatteur, comme un épagneul ; feſant des complimens à ceux qui ſe moquoient de lui, ſouffrant les injures et remerciant ceux qui les feſoient : c'étoit le vrai moyen de réuſſir à la cour.

Quand je conſidere les baſſeſſes, l'impertinence, et le caractere rampant de la plupart des courtiſans, je fais beaucoup de différence entre les grands hommes et les grands ſeigneurs. Ceux-ci que je mépriſe m'ennuient à mourir : les autres ne m'ennuient pas ; mais ils

ſont rares, et je n'en vois gueres. Je plains les rois d'être environnés de ces ſinges dorés, auſſi lâches et malfeſans que ceux d'Angola. Les cours, que le ſot vulgaire regarde avec tant d'envie, ne devroient exciter que la compaſſion. L'autre jour l'abbé de la Tour-du pin, prédicateur des jolies femmes, vint nous voir à Verſailles; et comme on lui demandoit ce qui l'y avoit amené: *J'ai*, dit-il, *une deſcription du paradis à faire, et je viens ici prendre des mémoires.* Le pauvre homme! Si les excès des paſſions les plus funeſtes et les plus baſſes, l'envie, la haine, la rage, le déſeſpoir, ſi les fureurs et les crimes de l'ambition peuvent donner une image du paradis, il peut toujours venir ici.

Comme je m'intereſſe à tout ce qui vous regarde, je vous fais mon compliment ſur l'affaire de Boulogne: le parlement a été pour vous tout d'une voix,

ce qui prouve que la juſtice n'eſt pas aveugle. Je ne le ſuis pas non plus dans les ſentimens d'eſtime et de tendreſſe que j'aurai toujours pour vous.

LETTRE XXXVIII.

A la comteſſe de BRE'ZE'. 1748.

J'AI toujours eu bien des ennemis: j'en ai actuellement parmi les dévots, et ce ſont les pires de tous. Un ſaint homme de cette eſpece, qui a la mine, et peut-être le coeur d'un démon, ſe poſta hier ſur le paſſage du roi, comme il revenoit de la meſſe, ſe jeta à ſes genoux, et lui préſenta un placet qu'il prit avec ſa bonté ordinaire, et vint le lire dans mon appartement: en voici la concluſion: *J'annonce à votre majeſté de la part de Dieu, qu'il faut abſolument renvoyer madame de Pompadour au plutôt: autrement ſa main vengereſſe va s'é-*

tendre ſur votre royaume, et punir vos ſujets de la foibleſſe de leur ſouverain. Cette inſolence méritoit peut-être la mort, ou du moins une priſon perpétuelle. Mais le meilleur des princes ne ſe démentit pas en cette occaſion : il fit appeler ce meſſager du ciel, et ſe contenta de lui dire : *Mon ami, allez vous faire ſaigner, et raccommoder votre cerveau ; car je vous annonce de la part du bon ſens que vous êtes fou.*

Pour moi je ne le crois pas fou, mais un dangereux hypocrite envoyé non pas de la part de Dieu, mais de la part de certaines gens que je mépriſe et ne crains pas. Voilà mon aventure, madame, qu'en dites-vous ?

Savez-vous que j'ai acheté l'hôtel d'Evreux ? car il faut bien que j'aie une maiſon dans Paris : mais je vais le faire abattre, et en bâtir un autre plus à mon goût. On ſe moque partout de

la folie de bâtir : pour moi je l'approuve fort cette prétendue folie, qui donne du pain à tant de miſérables : mon plaiſir n'eſt pas de contempler de l'or dans mes coffres, mais de le répandre. Je ſuis ſûre que vous penſez comme moi. Aimons-nous toujours, et mépriſons la baſſeſſe et l'envie. Je ſuis, &c.

LETTRE XXXIX.

A la même. 1748.

JE n'aime pas du tout votre *gouvernante* du bon homme Lachauſſée, parceque cette comédie n'eſt pas une comédie, puiſqu'elle fait pleurer au lieu de faire rire. Ce faux genre *larmoyant* eſt ridicule, et choque la vraiſemblance ; cependant il devient à la mode, parce-qu'il eſt plus facile de ſe guinder ſur de grands ſentimens de tragédie que de

plaiſanter avec grace : le génie comique eſt mort avec Moliere.

Un autre vice de la ſcene françoiſe, c'eſt qu'on n'y voit jamais que des grands-ſeigneurs, comme ſi tous les hommes étoient des marquis. Un auteur ſe croiroit déſhonoré, s'il mettoit ſur le théâtre des bourgeois et des marchands : les anglois y mettent même des ſavetiers, et en cela je les approuve : la comédie eſt une peinture des hommes, et un ſavetier eſt un homme comme un autre.

Un troiſieme défaut, c'eſt que nos comiques n'attaquent jamais que des ridicules : il faudroit plutôt attaquer les vices. Un homme ridicule ne fait pas de mal, et il fait rire : mais un homme vicieux eſt nuiſible à la ſocieté, et l'afflige.

Cependant j'irai voir cette piece, parceque je l'ai promis ; et je vous prendrai

en paſſant : après cela nous reviendrons ici s'il vous plaît, où nous ferons ce que les vieux françois de Louis XIV. appeloient *médianoche*. Adieu, ma chere, j'aime toujours votre bon coeur et votre eſprit.

LETTRE XL.

A la ducheſſe d' ETRÉES.

POURQUOI ne me venez-vous pas voir ? la préſence d'une amie eſt preſque le ſeul plaiſir auquel je ſois ſenſible. Tout le monde me parle de vous ; tout le monde vous voit : hélas ! qu'il eſt heureux ! Vous avez beau faire, madame, vous ne trouverez perſonne qui ſache aimer comme moi. Vous dites que vous m'aimez tendrement, et j'en ſuis ſûre : c'eſt ce qui me fait ſupporter avec patience les grandeurs et les vanités de la cour. La fortune qui m'a

élevée, peut me tourner le dos: mais il eſt un bien qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de m'ôter, c'eſt votre amitié: voilà le vrai *baume de vie*, et il vaut mieux que celui de *Le Lievre*. J'entends du bruit à ma porte: attendez, ma belle ducheſſe, je reviens à vous dans un moment.

C'étoit ce vieux ſinge de contrôleur général, qui m'apportoit de l'argent; ſans cela je l'aurois bien grondé de venir m'interrompre quand je vous écris. Comment ſe porte le duc? Il s'ennuie déjà de la paix: mais j'eſpere qu'il s'ennuiera longtems; car je n'aime pas la guerre. Adieu: quand viendrez-vous m'embraſſer? &c.

LETTRE XLI.

Au duc de NIVERNOIS. 1749.

JE n'approuve pas plus que vous cette fantaiſie du cardinal de Tencin, au ſujet du duc d'York; et je ſuis ſur-

prise de la foiblesse de ce prince à y consentir. Il n'étoit pas né pour être prêtre, mais pour soutenir les prétentions de son frere au trône d'Angleterre, et y succéder en cas de mort. Mais le voilà mort lui-même par son acceptation d'un bonnet rouge ; et cette maison infortunée, qui a couté tant de sang et de trésors à la France, va devenir le jouet de l'Europe. Je hais ce vieux Tencin pour sa bévue : mais lui et tous les prêtres sont comme les eunuques, qui voudroient que tous les autres hommes leur ressemblassent. Il ne sentoit pas combien les prétentions des Stuarts étoient utiles à la France en cas de guerre avec les anglois. C'étoit un épouvantail, qui ne manquoit jamais de jeter la terreur parmi eux. Quoiqu'il en soit, le mal est fait, et le roi est résolu de donner à sa nouvelle éminence la premiere riche abbaye qui viendra à vaquer ;

c'eſt de quoi vous pouvez l'aſſurer. J'ai pitié de cette malheureuſe famille, qui a été pendant tant de ſiecles le jouet de la fortune. La France, qui a toujours été l'azile des princes malheureux, n'abandonnera pas ceux-ci. Si elle ne peut les rétablir ſur le trône de leurs ancêtres, du moins elle leur fournira toujours les moyens de vivre avec dignité, et d'une maniere digne de leur rang.

Les religieuſes de St. Cyr m'ont prié d'obtenir pour elles un corps ſaint pour mettre dans une nouvelle chapelle, qu'elles viennent de bâtir. Voulez-vous bien, mr. le duc, vous charger de cette bonne oeuvre. La cour de Rome n'eſt pas avare de ces ſortes de préſens, et elle vous l'accordera ſans peine : mais gardez-vous bien d'envoyer à ces bonnes filles un ſaint avec deux jambes gauches comme le St. Olive des capucines. Je

ne puis m'empêcher de rire en écrivant ceci : c'eſt une plaiſante commiſſion pour un ambaſſadeur et un philoſophe.

Le clergé de France devient de plus en plus turbulent : s'il étoit le maître, il renouveleroit les *dragonades* de Louis XIV. Mais grace au ciel, notre roi très-chrétien n'eſt ni dévot, ni perſécuteur ; il n'a, dit-il, aucun pouvoir ſur les conſciences, et n'en veut point avoir. Le bon prince ! Pour moi, je hais les prêtres intolérans ; et ſi j'étois ſouveraine, je ne perſécuterois que les perſécuteurs. Vous penſez comme moi, mr. le duc ; et je vous prie, au nom de la raiſon et de l'humanité, d'éclairer leurs intrigues à Rome, et d'éteindre les premieres étincelles de cette guerre ſacrée qu'ils ont tant d'envie d'exciter.

Je vous prie de faire mes tendres complimens à mde. la princeſſe Pamphili : c'eſt une femme bien eſtimable,

quoiqu' italienne. Je vous prie de vous bien porter, et d'aimer toujours ceux qui vous aiment.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLII.

Au comte de FRISE. 1750.

TOUTE la France pleure avec vous la perte du grand-homme, qui lui a fait tant d'honneur. Il étoit vieux et accablé d'infirmités : la mort étoit un bien pour lui : il n'y a que l'état qui ſoit à plaindre d'avoir perdu ſon défenſeur. Tous les bons françois ſont dans l'affliction : le roi, qui la partage, veut vous donner des marques de ſon eſtime pour le maréchal de Saxe, et l'honorer encore après ſa mort dans ſon neveu. Il vous laiſſe le château de Chambord avec toutes ſes dépendances, et les mêmes privileges dont feu votre oncle

jouiſſoit. Quant à ſa pompe funebre, il en fera les frais d'une maniere digne de lui, et du héros qu'il regrette. Il auroit bien voulu lui donner une place dans la ſépulture des rois de France. Mais comme il eſt mort luthérien, les préjugés de notre religion ne permettent pas à ce bon prince de lui donner cette derniere preuve de ſa reconnoiſſance. Il ſera donc enterré ſelon ſes deſirs dans le temple de S. Thomas à Straſbourg ; et je ne doute pas que dans le tranſport des triſtes reſtes de ce grand-homme, les peuples n'accourent en foule ſur la route pour donner à ſa mémoire des larmes ſemblables à celles qui furent verſées pour le maréchal de Turenne.

Quant à moi, monſieur, je l'honorerai toujours en vous ; et j'oſe dire que vous lui reſſemblerez un jour. Quand il ſe préſentera une occaſion de vous

ſervir, je vous prie de ne pas accorder à d'autres le plaiſir de vous obliger. Je ſuis très-ſincerement, &c.

LETTRE XLIII.

A mr. de la BEAUSSIERE *. 1749.

JE ſuppoſe que vous êtes encore à Paris. Auſſitôt que vous recevrez cette lettre, ne manquez pas de porter deux-cens louis à l'adreſſe ci-jointe, et d'aſſurer la perſonne à qui vous les remettrez de toute mon eſtime. Le malheur des tems m'empêche de faire mieux ; mais j'eſpere avoir le plaiſir de l'obliger plus ſolidement une autre fois. En attendant, je penſerai à quelque place qui lui convienne. &c.

---

* Son intendant.

LETTRE XLIV.

*A la ducheſſe d'*ETRÉES. 1750.

JE vis hier mr. le comte, qui me fit des complimens pour vous et pour lui : il m'aſſura que vous vous portiez bien, ce qui eſt le principal ; car je vis dans mes amis.

Nous venons de recevoir une triſte nouvelle. Le brave Maurice eſt mort dans ſon château de Chambord : cette perte eſt un malheur public. On dit que feu le maréchal de Villars apprenant que le duc de Berwick avoit été tué au ſiege de Philipſbourg, il s'écria : *Cet homme a toujours été heureux.* Le pauvre Saxe n'a pas eu ce plaiſant bonheur des héros ; car il eſt mort dans ſon lit comme une vieille femme, et tel que mr. de

Catinat, ne croyant rien, et peut-être n'eſpérant rien *.

J'ai eu occaſion de le voir ſouvent, et je crois avoir bien ſaiſi ſon caractere. Il n'étoit grand qu'à la tête d'une armée : partout ailleurs il avoit les petiteſſes des ames vulgaires, ce qui me rappelle le mot de la Bruyere, *qu'il eſt difficile d'être héros aux yeux de ſon valet-de-chambre.* Ce ſont ſes débauches qui l'ont tué encore plus que la vieilleſſe, ou les fatigues de la guerre ; et il n'étoit pas délicat dans ſes plaiſirs. Dans les deux dernieres années de ſa vie, c'étoit un cadavre ambulant, dont il ne reſtoit plus rien que le nom. Cependant, malgré tous ſes défauts qui ſont l'appanage de l'humanité, c'étoit un grand homme à qui la France doit peut-être ſa conſervation, et qu'elle ne ſauroit trop re-

---

* Trop ſévere.

gretter. Il ne ſera pas enterré à S. Denis, parceque les prêtres diſent qu'il étoit hérétique. Pour moi, j'aime de pareils hérétiques, et je ſouhaite que Dieu nous en envoie encore un ſemblable. Je vous aime auſſi, madame la ducheſſe ; mais je ne vous vois pas aſſez ſouvent. Je ſuis, &c.

LETTRE XLV.

A la même.

J'ALLAI hier pour vous voir, et l'on me dit que vous étiez au Palais-royal. J'y courus et ne vous trouvai pas. La ducheſſe étoit occupée d'une maniere que nos jolies femmes de Paris trouveroient ſupérieurement ridicule : devinez à quoi. Elle brodoit des manchettes pour ſon beau duc. Il y a une certaine princeſſe dans Homere, qui va à la fontaine laver les chemiſes de ſes

freres, et elle ſe plaint qu'elles ſont trop ſales : mais dans ces tems ſimples, les princeſſes avoient des mains de payſannes, ce qui n'eſt plus à la mode aujourd'hui. La ducheſſe me fit beaucoup d'amitiés, et nous parlâmes de vous comme vous méritez qu'on en parle. Je vis avec une certaine vanité qu'elle vous eſtime autant que moi, et je l'en eſtime davantage.

J'ai vû cette miſérable rapſodie ſur le maréchal de Saxe. S'il vivoit encore, il rougiroit de la maniere platte et ridicule, dont on le loue. Pour moi, je crois qu'il n'y a que ceux qui ſont capables d'imiter les grands hommes qui ſoient capables de les bien louer, et je prends l'éloge d'un ſot pour un affront.

Mais à propos de ce pauvre Saxe, il avoit quelquefois des idées ſingulieres. Je lui demandois un jour pourquoi il ne s'étoit jamais marié. *Madame*, me

dit-il, *comme le monde va à préſent, il y a peu d'hommes, dont je vouluſſe être le pere ; et peu de femmes, dont je vouluſſe être l'époux.* Cette réponſe n'étoit pas galante, mais pourtant il y a quelque apparence de raiſon. Il diſoit auſſi qu'une femme n'étoit pas un meuble propre à un ſoldat. Malgré cela, il entretenoit des filles qui à la fin l'ont tué, et c'eſt une comédienne qui lui a donné *le coup de grace :* jugez par là de ſes compagnies.

Nous aurons ici ſamedi prochain une repréſentation de *Mahomet :* venez y apprendre avec moi à déteſter la ſuperſtition et à admirer Voltaire. Nous avons mille feſeurs de vers, mais nous n'avons qu'un poete. Il vint hier matin me rendre ſes hommages : mais s'il me traite en reine, je le reçus auſſi mieux qu'un roi ; car il faut honorer les grands talens. S'il ne croit pas en Dieu,

comme on le dit, tant pis pour lui : cela n'empêche pas qu'il ne ſoit grand homme ; c'eſt dommage qu'il devienne vieux.

Dites à mr. le duc que je le hais, parcequ'il eſt venu ici ſans me voir : on diroit que les hommes eſtimables me ſuient, pour me livrer à une troupe d'animaux à figure humaine, qui m'ennuient, et que je mépriſe. S'il ſe repent, et repare ſa faute au plutôt, je pourrai peut-être lui pardonner. Portez-vous bien, ma chere ducheſſe, et ſoyez toujours gaie, ſi vous voulez toujours être belle : la triſteſſe enlaidit. &c.

LETTRE XLVI.

A madame de la POUPLINIERE.

JE ne m'imaginois pas, madame, que nous aurions jamais quelque choſe à nous dire. Vous m'avez écrit

une lettre violente, et je vous ferai une réponſe modérée. Je ſais que vous êtes depuis quelque tems à la tête des belles femmes qui ont des deſſeins ſur le coeur du roi : vous le ſuivez partout : il vous trouve toujours quelque-part en embuſcade pour le ſurprendre, et cela nous fait rire. Je vous en demande pardon, madame ; il faudroit plutôt plaindre la folie que d'en rire. Vous faites plus aujourd'hui, vous m'inſultez par une lettre qui n'a ni ſens, ni juſtice, comme ſi j'étois le ſeul obſtacle qui s'oppoſe à votre ambition. J'ai le malheur, madame, de ne pas connoître tout votre mérite ; et quoique vous ayez fait tout votre poſſible pour le faire connoître au roi très-chrétien, il n'en ſait pas davantage que moi.

Vous êtes la femme d'un homme riche et eſtimable ; tâchez de ne plaire qu'à lui : mais ſi vous vous obſtinez à vouloir

plaire au prince, travaillez paiſiblement à ce beau projet, ſans vous fâcher contre moi, qui n'ai pas l'honneur de vous connoître, ni de vous eſtimer. Voici la premiere fois que je prends la liberté de vous écrire ; ce ſera auſſi la derniere. La charité m'a dicté cette lettre ; et, ſi la folie d'une femme n'eſt pas un mal incurable, je ſouhaite qu'elle produiſe un bon effet. Je ſuis, &c.

LETTRE XLVII.

A mr. CAMPBEL.

JE ſuis très-ſenſible au ſouvenir du prince E'douard, et à toutes vos honnêtetés ; mais j'ai peur que l'affaire qu'il médite ne ſoit bien difficile : je ferai cependant tout mon poſſible pour le ſervir par eſtime pour lui et pour ſon illuſtre maiſon. Le roi, qui ne l'a éloigné que par force et en gémiſſant,

n'abandonnera jamais ſes intérêts : c'eſt de quoi vous pouvez l'aſſurer. Son mariage avec la princeſſe de Modene ſeroit un petit équivalent de ſes prétentions, et lui fourniroit un établiſſement : on ne négligera rien ici pour le faire réuſſir. Il a tant fait pour nous, que nous ſommes obligés par reconnoiſſance de faire quelque choſe pour lui. Il y a des gens, et même des françois, qui diſent que jamais le roi n'a eu de ſérieuſe intention de le rétablir ſur le trône de ſes ancêtres, et qu'il ne l'a envoyé en E'coſſe que pour ſervir d'épouvantail aux anglois. Je ſais de bonne part que ces gens-là mentent. La France n'a pû le ſoutenir comme elle l'auroit voulu : les ennemis étoient maîtres de la mer, et l'on n'a jamais pû faire paſſer dans la Grande-brétagne les troupes deſtinées à ſupporter ſa cauſe et celle de ſes amis. Dans une nouvelle guerre

(car les deux nations, qui ſe haïſſent réciproquement, ne ſauroient vivre long-tems en paix) dans une nouvelle guerre, dis-je, on trouvera peut-être une occaſion plus favorable. En attendant, le roi, qui aime le prince E'douard, et le plaint, eſt réſolu de le ſervir de tout ſon pouvoir.

Eſt-il vrai qu'il a été attaqué près de Francfort par des aſſaſſins maſqués; qu'il en a tué un, et bleſſé dangereuſement deux autres? Sa bravoure eſt bien connue; mais il eſt triſte pour lui d'être obligé de l'exercer contre de vils meurtriers: ces ſcélerats étoient-ils anglois?

Je vous prie, monſieur, de lui préſenter mes reſpects et mes ſervices. Sa cauſe eſt la cauſe des rois, et ſi je pouvois contribuer ſelon mon petit pouvoir à la faire triompher, je regarderois certainement cette action comme la plus belle de ma vie. Je ſuis, &c.

LETTRE XLVIII.

A mr. de PUISIEUX, *miniſtre d'état.*

1750.

JE ſuis étonnée de ces chiennes des Eſpagnols. La France n'a-t-elle pas aſſez fait pour eux? Louis XIV. après plus de cinquante ans de regne et de gloire, s'eſt vû ſur le bord du précipice pour s'être obſtiné à ſoutenir le roi que le dernier prince de la maiſon d'Autriche avoit nommé pour ſon ſucceſſeur, et empêcher le démembrement de leur monarchie. Louis XV. a fait une longue et ſanglante guerre, qui n'a été utile qu'à Dom Philippe par l'établiſſement honorable qu'on lui a procuré en Italie. Tant de ſervices rendus à l'Eſpagne aux dépens de la France ſembleroient exiger quelque reconnoiſſance. Cependant elle s'obſtine à nous refuſer comme à toutes les autres nations l'en-

trée de ſes ports d'Amérique, ſans faire la moindre différence entre ſes amis et ſes ennemis. On peut dire même que les anglois ſont plus favoriſés que nous par l'avantageux et important traité de l'*Aſſiento*.

L'ambition et la vanité de Louis XIV. ont été ſatisfaites : il a aſſuré avant ſa mort la couronne d'Eſpagne à ſa maiſon : mais trop ſouvent l'ambition et la vanité des princes font le malheur des peuples ; comme il eſt arrivé par cette eſpece d'union des deux monarchies. Juſqu'à cette époque la France avoit preſque toujours été en guerre avec l'Eſpagne ; et l'avoit tellement épuiſée, que Charles II. fût obligé de faire de la fauſſe monnoie : nos corſaires enlevoient ſes gallions, et nos colonies ſubſiſtoient aux depens des ſiennes. Mais tout eſt changé depuis qu'elle a

un roi de la maiſon de Bourbon : délivrée d'un ennemi redoutable, elle augmente tous les jours ſa puiſſance, et reparoîtra bientôt avec ſon ancienne ſplendeur par l'intime alliance des deux couronnes : nous nous battons, et nous épuiſons pour elle.

Voilà, monſieur, quelques-unes des inſtructions qu'il ſeroit peut-être à propos d'envoyer à notre ambaſſadeur à Madrid pour lui ſervir de guide dans ſa préſente négotiation ; ſi toutefois vous l'approuvez. Le deſir d'être utile et de plaire au roi l'emporte, depuis que je ſuis ici, ſur mon inclination naturelle ; car je n'aime pas la politique, et d'ailleurs cette étude ne convient gueres à mon ſexe. Cependant il faut que je m'en mêle, pour ainſi dire, malgré moi ; car autrement avec vous, meſſieurs, je n'entendrois pas la langue du pays.

Je vous prie de m'envoyer votre courier avant de l'expédier : j'ai un paquet de complimens à lui donner pour quelques *doms* et *donnes*. &c.

LETTRE XLIX.

A la comteſſe de NOAILLES.

JE plains et j'admire le courage de cette pauvre petite Vaubonne, qui s'eſt empoiſonnée volontairement pour ne pas être obligée de coucher avec un homme qu'elle n'aimoit pas. Cette pauvre fille a donc été la victime de la lâche avarice de ſes parens. Qu'il étoit cruel de la forcer à épouſer un vieux ſinge de ſoixante ans avec un oeil de verre et une jambe de bois ! C'étoit renouveler le ſupplice de ce Mézence, qui lioit les vivans avec les morts. On dit qu'ayant été conduite dans la chambre nuptiale, elle ſe retira

dans un cabinet voiſin tandis que le monſtre ſe déſhabilloit, et que là elle prit un verre de poiſon qui la tua en un quart d'heure de tems. Je n'approuve nullement le ſuicide : j'eſpere cependant que Dieu lui a fait grace : c'eſt plutôt le crime de ſa famille que le ſien.

Je vis hier l'ambaſſadrice de Veniſe, qui vous aime et vous loue beaucoup : je l'en eſtime davantage, car il faut avoir du mérite pour le diſcerner dans les autres. On vient de déclarer la groſſeſſe de madame la dauphine, et tout le monde eſt dans la joie ; réjouiſſez-vous auſſi, et aimez-moi. &c.

LETTRE L.

A la même.

IL eſt arrivé cette nuit une aventure qui a causé beaucoup de confuſion, et qui eſt ſinguliere : je m'en vais vous

le dire. Un homme a pénétré, je ne ſais comment, dans l'appartement de madame, tandis qu'elle étoit couchée et endormie ; s'eſt jeté ſur ſon lit et l'a embraſſée. Auſſitôt voilà la pauvre princeſſe qui ſe réveille, ſe débat, et jette les hauts cris. On accourt, et on la trouve qui étoit tombée dans la ruelle, étroitement embraſſée par cet homme qui ne vouloit pas lâcher priſe. On l'a conduit en priſon dans le deſſein de le punir de ſa témérité : mais après quelques recherches on a trouvé que c'étoit un ſomnambule qui occupe une petite charge à la cour, et qui ne manque jamais de courir toutes les nuits en dormant, à moins qu'on ne l'enferme avec ſoin. On l'a donc relâché, et chacun rit de cette aventure, excepté madame, qui paroît un peu confuſe.

Voilà la nouvelle du jour. Votre Mairan a préſenté ſon livre au roi, qui

l'a bien reçu. Mon Dieu, qu'il a l'air bête ! et cependant tout le monde dit que c'eſt un grand homme : au reſte tous ces géometres ont l'air ſot. On m'a raconté une petite anecdote au ſujet de cet homme-là, qui m'a bien fait rire. Le feu avoit pris par hazard à ſa maiſon, et étoit près de pénétrer au ſecond étage, où il travailloit tranquillement à ſes cercles et à ſes triangles. On court lui dire de ſe ſauver ſans délai, s'il ne veut pas avoir le plaiſir d'être brûlé tout vif, et de donner ſes ordres dans ce cas preſſant. *Parlez à ma femme*, dit-il, *je ne me mêle pas de cela*. Sur quoi il ſe remet à rêver à la lune comme auparavant. On a été obligé de l'arracher de force de ſon cabinet, et de l'emporter hors de la maiſon : quels animaux !

Je m'en vais à la meſſe, et je prierai Dieu pour la pauvre Couſine. Eſt-elle

donc toujours ſi malade? Si elle venoit à mourir, je plaindrois tous les honnêtes gens qui l'aiment. Adieu: aimez-moi toujours davantage, et dites-le moi ſouvent. &c.

LETTRE LI.

A la ducheſſe d' ETRÉES.

CE fou de Bâville eſt revenu de l'*île ténébreuſe*, et il parle avec enthouſiaſme des angloiſes. Les philoſophes de ce pays-là, dit-il, ont éclairé le monde, et les femmes l'embelliſſent. Mais, lui diſoit le roi, on prétend que ces angloiſes ſont fort pâles. *Ah, ſire*, reprit cet original, *c'eſt la couleur de la tendreſſe et de la volupté; et ſi je n'avois que trente ans, je craindrois plus ces joues pâles que nos viſages rouges de Paris. Si le paradis de Mahomet exiſte, ce ſont*

ſûrement des angloiſes qui font le bonheur des ſaints.

Ce qui étonne Bâville, c'eſt que les anglois n'ont pas de bons vers galans; car, dit-il, les belles femmes devroient inſpirer les belles penſées. Il ſe propoſe dans vingt ans d'ici de faire un ſecond pélerinage en Angleterre, pour voir ſi les filles reſſemblent à leurs meres. Il nous amuſe tous les jours par ſes folies: en un mot, il eſt dans le même enchantement que s'il ſortoit du palais d'Armide. Il dit qu'à ſon arrivée à Londres, la ſombre humeur des hommes penſa lui donner des vapeurs; mais que la beauté, l'eſprit et les graces des femmes diſſiperent bientôt ſa mélancolie. Malgré tous ſes éloges, il trouve cependant un grand défaut dans ces aimables femmes; c'eſt qu'elles aiment trop nos modes. Tant que les angloiſes, dit-il, ne ſeront qu'angloiſes, ce ſera un ſexe

divin ; mais bientôt elles voudront être françoiſes, et alors les françoiſes vaudront mieux qu'elles.

Je crois après tout que ce n'eſt pas abſolument à tort qu'il loue tant les femmes de ce pays-là : j'en ai vû qui étoient charmantes, mais peu d'hommes agréables. Ce Bâville ne vous a pas pourtant oubliée : il ſe reſſouvient qu'il a laiſſé à Paris un petit viſage de déeſſe, qu'il ſe propoſe d'aller adorer bientôt. Que Dieu le conduiſe ! il commence à m'ennuier. Je me propoſe auſſi de vous aller ſurprendre un de ces jours : mais ne m'attendez pas. Adieu, ma chere ; je vous aime tendrement.

LETTRE LII.

Au marquis de ST. CONTEST. 1750.

LA retraite de monſieur de Puiſieux laiſſe vacant le département des affaires étrangeres. C'étoit un bon mi-

niſtre : le roi en veut encore un meilleur, et vous êtes celui qu'il a nommé. Vous avez fait la paix ; venez la conſerver, ce qui eſt encore plus difficile. Les hollandois vous regretteront parce-qu'ils vous eſtiment : mais je ne m'imagine pas que vous les regretterez. Le maréchal de Belliſle dit que l'ambaſſade d'Hollande eſt la plus difficile et la plus déſagréable de toutes. Dans les autres cours on a affaire à des princes d'un tour d'eſprit généreux : mais chez ces marchands, qui foulent aux pieds le crucifix * au Japan pour gagner de l'argent, les négotiations ſe ménagent comme une affaire de commerce ; et ils traitent avec les rois comme avec leurs correſpondans, toujours attentifs à ce qu'ils peuvent gagner. Quittez donc, monſieur, ces froids bataves, pour venir

* Incroyable !

honorer votre patrie par des talens et des lumieres que le roi veut récompenſer. Je vous ai eu mon particulier des obligations, qu'il acquittera pour moi. &c.

LETTRE LIII.

Au comte d' ALBEMARLE. 1750.

MYLORD, j'ai appris qu'avant hier, dans une grande compagnie et à la fin d'un grand ſoupé, vous avez tenu ſur mon compte des propos qui ne ſont ni vrais, ni convenables à la dignité d'un ambaſſadeur. Tout le monde ſait que vous êtes homme de plaiſir; mais je ne ſavois pas que vous fuſſiez capable d'en prendre à déchirer une femme abſente, qui n'a pour vous ni haine, ni eſtime. Si vous étiez ſujet du roi, je me vengerois en vous mépriſant en ſecret. Mais comme vous êtes l'ambaſſadeur d'une nation reſpectable,

ſouffrez que par égard pour elle, et non pour vous, j'expoſe ici votre injuſtice.

Votre mémoire et vos plaintes ſur le rétabliſſement de la marine françoiſe ont été lus dans le conſeil, et on les a trouvés ſupérieurement ridicules. C'eſt comme ſi vous trouviez mauvais qu'un homme qui a la fievre prenne le quinquina. Le miniſtre m'a montré ce beau mémoire, et je lui en ai dit mon ſentiment d'une maniere allégorique par cette fable :

La paix étant faite parmi les animaux, le loup dit au hériſſon, pourquoi ne te défais-tu pas de tes pointes ? J'y conſens, replique celui-ci, pourvu que tu commences par t'arracher les dents.

Voilà, mylord, tout ce que j'ai dit, et que j'ai dû dire, quand j'ai été conſultée. La fable vous a déplû ; et pour vous en venger, vous m'avez calomniée. Ce procédé n'eſt ni généreux,

ni honnête, ſurtout de la part d'un étranger, qui ne me connoît pas du tout ; et que je ne me ſoucie pas de connoître. Je doute fort que le roi d'Angleterre, votre maître, vous ait envoyé ici pour cela. J'eſtime votre nation, et c'eſt pour cela que je ſouhaiterois que celui qui la repréſente ici fût vrai et décent, et que la table qui fait ſes délices ne fût pas un rendez-vous de ſatire malhonnête.

Pardon, mylord, de la liberté que je prends : ſi vous continuez à mal parler, je n'en ſerai pas ſurpriſe ; mais je ne m'en plaindrai plus. Je ſuis, &c.

LETTRE LIV.

Au marquis de ST. CONTEST, *miniſtre d'état.*

JE n'aime pas cette affaire de Valbure : il faloit l'encourager, et non l'anoblir. Voilà donc un habile négo-

tiant transformé en petit gentilhomme. Malgré tous les beaux raiſonnemens qu'on apporte pour anoblir le commerce, je ne crois pas que cela ſoit à propos dans une monarchie abſolue. Un marchand devroit ſe rendre reſpectable par ſon honnêteté et les ſervices qu'il rend à l'état, ſans chercher des diſtinctions par des parchemins ſtériles, qui ne font que le rendre ridicule. Vous connoiſſez le fameux Bernard : il a de même obtenu le titre de comte ; mais perſonne ne le lui a donné. Dans un état monarchique il y a deux ordres eſſentiellement ſéparés et diſtingués, les nobles et les roturiers : les fonctions des premiers ſont de le défendre ; et celles des ſeconds ſont de le nourrir et de l'enrichir, ſans jamais aſpirer à des honneurs inutiles, qui ne ſont pas faits pour eux. Je n'ai jamais engagé le roi, et je ne l'engagerai jamais à anoblir perſonne : mais je ne ſuis pas toujours conſultée.

Cette affaire de la vanité, qui n'eſt rien en elle-même, peut devenir dangereuſe par ſes conſéquences ; puiſqu'on paroît actuellement diſpoſé à anoblir tous ceux qui ſe diſtinguent dans le commerce, ce qui jettera néceſſairement la confuſion dans tous les ordres de l'état, et amenera peut-être une révolution dans le gouvernement. Dans une monarchie le roi donne un coup de pied à ſon premier miniſtre ; celui-ci aux grands officiers de la couronne, qui le rendent à leurs inférieurs ; c'eſt une réaction continuelle entre les différens ordres de la nation, et ſe termine aux derniers des ſujets. Dans les républiques c'eſt autre choſe ; celui qui ſe trouve à la dernière place peut parvenir à la premiere ; et par-là il y a toujours une ſorte d'égalité ſubſiſtante entre tous les membres de la ſociété ; ils ſont tous citoyens ; il n'y a par la conſtitution aucune diſtinction

permanente entr'eux ; ils ſont tous nobles et légiſlateurs. Si en France on vient à confondre les ordres de l'état ; ſi un marchand peut devenir gentilhomme, et continuer ſon commerce, toutes les diſtinctions ſeront abolies, et par degrés la monarchie ſe changera en république. Voilà ce que l'on doit craindre, et ce que je crains. Continuez, monſieur, à bien ſervir le roi, et à l'éclairer : c'eſt un bon prince, mais quelquefois trop facile ; toujours diſpoſé à faire le bien, mais ſujet à trop écouter des conſeils qui lui ſemblent utiles, et dont il ne prévoit pas les mauvaiſes conſéquences. Pour moi, je vous ſeconderai en tout ce qui me paroîtra raiſonnable et conforme à la nature du gouvernement françois. Si je me trompe, ce ne ſera pas ma faute : tout homme impartial me pardonnera des erreurs involontaires. Mes tendres complimens à

mde. la marquiſe : je ſerois bien aiſe de la voir ; embraſſez-la pour moi.

LETTRE LV.

A mr. de PAULMI, *miniſtre d'état.*

1750.

JE ſuis bien aiſe, monſieur, que le roi ait penſé à vous. Il vous a appelé au miniſtere, parcequ'il vous croit bien capable de le ſervir ; je le crois auſſi, et je n'ai eu garde de bleſſer la vérité en parlant contre vous. Si vous rempliſſez les devoirs de l'emploi pénible, dont il vous a honoré, avec une exactitude égale à vos talens, il ſera ſatisfait ; c'eſt toute la reconnoiſſance que je vous demande. Vos prédéceſſeurs ont mis beaucoup de confuſion dans votre département : on eſpere que vous corrigerez les abus.

Madame de Paulmi eſt venue ici en cérémonie pour me remercier : je n'aime

pas ces complimens. Je tâcherai toujours d'obliger le mérite ; et quiconque ſe rend digne de ce que je fais pour lui, n'eſt pas ingrat : pourquoi me remercier d'avoir été juſte ?

Je vous prie de paſſer ſamedi chez moi avant d'aller au conſeil. On doit y agiter une queſtion importante, à laquelle je m'intéreſſe vivement : mais je crains ces têtes froides de nos miniſtres, qui à force d'être prudentes ſont ſouvent déraiſonnables. Le ſénéchal de Brézé, voyant un jour Louis XI. à cheval, dit, que *ce cheval portoit le roi et tout ſon conſeil* ; parceque ce prince ne conſultoit perſonne, et il s'en eſt quelquefois bien trouvé. C'eſt l'uſage dans toutes les aſſemblées de décider à la majeure : il vaudroit ſouvent mieux décider à la mineure, et je ne doute pas que vous ne penſiez comme moi, Adieu, monſieur ; ſi ce que vous appelez ma faveur peut

vous être utile, je vous prie de vous adreſſer toujours à moi ; c'eſt moi que vous obligerez. &c.

LETTRE LVI.

A la comteſſe de BRE'ZE'.

IL y a huit jours, il y a un ſiecle, que je ne vous ai vue, ma belle comteſſe : vous êtes bien cruelle. Croyez-vous donc que je puiſſe vivre ſi long-tems ſans voir les perſonnes qui me ſont cheres ? Je ſuis jeune, je ſuis belle, à ce qu'on m'aſſure : tout le monde m'adore, au du moins en fait ſemblant ; et cependant je m'ennuie. J'ai une mélancolie ſecrette, que rien ne peut diſtraire, excepté la préſence des perſonnes que j'aime. Quel vuide affreux dans cette grandeur et ces plaiſirs des cours, que les ignorans deſirent ſans les connoître ! Je crois en vérité que je devien-

drai philoſophe, et qu'après avoir bien connu les vanités du monde, je finirai par les mépriſer. Venez vîte m'embraſſer et me conſoler.

Le cardinal de Rohan eſt donc mort; ce prêtre ambitieux qui a tué Louis XIV. en le tourmentant par des ſcrupules qu'il n'avoit pas lui-même, et l'a fait mourir perſécuteur. J'aime ſincerement la religion: mais j'ai de la peine à aimer ſes miniſtres, ſurtout depuis que je les connois.

J'ai vû votre dlle. de la Loubere; elle eſt jolie et aimable: je prendrai ſoin d'elle pour l'amour de vous, pourvu qu'elle en ſoit digne. Adieu, je baiſe votre joli viſage: ne manquez pas de l'apporter ici quelque jour de cette ſemaine. &c.

LETTRE LVII.

Au marquis de VANDIERE *. 1750.

POURQUOI, mon frere, ne vous ai-je pas vû depuis quinze jours ? Tandis que vous vous occupez peut-être de vos plaiſirs, je m'occupe de vos intérêts. Venez incontinent remercier le roi, qui vous a nommé contrôleur de ſes bâtimens. Cette place eſt comme celle de Pétrone : vous devez être *l'arbitre des élégances*, et encourager les beaux-arts. Mais pour cela vous ſerez obligé de les étudier, ſans croire ces petits flatteurs qui aſſiegent les gens en place, et les louent effrontément des bonnes qualités qu'ils n'ont pas ; Voltaire dit ſi bien cela :

Que ſon mérite eſt extreme !
Que de graces, que de grandeur !
Ah ! combien monſeigneur
Doit être content de lui-même !

---

* Depuis *marquis de* MARIGNI.

Pour votre honneur et le mien, ne ſoyez pas ce *monſeigneur*-là : j'eſpere que vous vous rendrez digne des bienfaits du roi.

Je vous envoie quelque choſe pour ma petite Alexandrine : ne venez pas ici ſans la voir et l'embraſſer pour moi. Donnez cinquante louis à ſa gouvernante : j'aime cette femme-là, et je ſuis très-contente de ſes ſoins. Je ferai ſûrement quelque choſe pour elle ; car il faut être juſte, et récompenſer le mérite. Adieu, mon cher frere ; je vous attends et vous embraſſe.

LETTRE LVIII.

Au duc de MIREPOIX. 1751.

VOS dépêches, mr. le duc, ont paru plus importantes que vous ne l'imaginez ; et nous craignons que ces chicanes au ſujet des limites du Canada ne produiſent à la fin une rupture.

Votre roi George eſt un allemand, et il nous cherche une querelle de ſon pays. Les anglois, qu'on traite de mauvais politiques, ont pourtant eu l'adreſſe, dans le traité d'Aix-la Chapelle, de laiſſer ce point indécis, et d'en remettre la diſcuſſion à des commiſſaires ; en conſéquence de quoi cette fameuſe paix, qui ſembloit aſſurer le repos de l'Europe pour longtems, n'eſt proprement qu'une ſuſpenſion d'armes, pendant laquelle ils ont le loiſir de reſpirer, et de ſe préparer à une nouvelle guerre. Mr. de Monteſquieu dit que les anglois n'entendent rien à l'art des négotiations. Je ne ſais pas ce qu'il dit de ce coup de politique de leur part ; mais la bévue de nos plénipotentiaires eſt impardonnable : le piege étoit viſible, et pourtant ils y ont donné comme des enfans. Au reſte, il faut faire bonne contenance, et ne pas paroître avoir peur.

Eſt-il poſſible qu'un anglois ait dit en plein parlement, qu'on ne devoit pas tirer un coup de canon en mer ſans la permiſſion de la Grande-Brétagne? Ce mot eſt ridicule et inſolent: mais il montre l'eſprit de la nation, qui a ſa juſtice, comme ſa religion, à part. J'ai lu, je ne ſuis où, que les athéniens feſoient ſerment de regarder comme des domaines de leur république tous les lieux où il croiſſoit des vignes et des oliviers. Les anglois ne font pas ce ſerment, mais ils s'y conforment dans la pratique.

Mylord Albemarle paſſe ici agréablement ſon tems. Le roi d'Angleterre, qui l'aime, et je ne ſais pourquoi, lui envoie ſa leçon toute prête, et il vient la répéter, comme un écolier, au miniſtre des affaires étrangeres. Ce pauvre ambaſſadeur n'auroit jamais été un marquis de Bedmar, et c'eſt celui qui nous con-

vient le mieux. Pour vous, mr. le duc, on eſpere que vous ferez honneur à votre nation par votre vigilance et vos talens. C'eſt ſurtout à préſent qu'il vous faudroit les cent yeux d'Argus, pour tout voir et tout obſerver. Albemarle s'amuſe ici à boire : amuſez-vous à ſervir avec zele votre roi et votre patrie. Adieu, mr. l'ambaſſadeur ; aimez toujours vos amis, et comptez ſur eux.

LETTRE LIX.

Au marquis de ST. CONTEST. 1751.

VOTRE lettre me ſurprend, monſieur : cette étourderie de mr. de Beuvron, qui ne ſeroit pas pardonnable dans un enfant, l'eſt beaucoup moins dans un ambaſſadeur. On m'a raconté plus en détail les particularités de cette bizarre aventure. Dans ce *gala* on danſa beaucoup, ſuivant l'uſage d'Al-

lemagne. La princeſſe, qui ne s'étoit pas épargnée dans cette occaſion ſi chere à la vanité des femmes, fut enfin obligée de ſe jeter ſur un fauteuil pour ſe repoſer un peu. Dans ce moment Beuvron vient lui préſenter la main pour danſer encore un menuet : la princeſſe le refuſe poliment, et lui dit qu'elle eſt exceſſivement fatiguée. Sur cela Beuvron crie qu'on manque à ſon maître, comme ſi ſon maître l'avoit envoyé en Allemagne pour danſer : il ordonne ſur le champ une chaiſe de poſte, et part à minuit ſans prendre congé. Cette échauffourée eſt ridicule : le roi en a ri du bout des levres, mais il eſt piqué contre lui. Vous recevrez ordre de renvoyer ce pointilleux obſervateur du point d'honneur à ſon premier poſte, et de lui recommander d'être moins vain à l'avenir.

Les nouvelles des Indes ſont bien agréables : nous avons donc le plaiſir de voir le nom françois reſpecté aux extrémités du monde. On dit que la ridicule ambaſſade de Siam flatta plus Louis le grand que n'auroit fait la conquête d'une province. La négotiation de mr. Dupleix, qui eſt venu à bout de fixer le génie inconſtant des marates, de s'en faire déclarer le généraliſſime, et de nous procurer un commerce important et excluſif, eſt d'un bien plus grand poids, et fera une des plus glorieuſes époques de ce regne. Ce mr. Dupleix vit, dit-on, à Pondicherri avec le faſte d'un prince aſiatique. Il a cinq-cens eſclaves qui l'accompagnent dans ſes promenades, garde beaucoup plus nombreuſe que celle d'aucun roi d'Europe : il y en a vingt qui portent ſon palanquin ; trente autres ſont occupés à chaſſer les mouches.

Voilà un homme bien heureux, ſi toutefois il y a du bonheur dans la vanité.

Au reſte, il ne faut lui reprocher ni ſon luxe, ni ſes richeſſes ; il a bien ſervi ſa nation, tandis que nous avons ici quarante fripons qui la dévorent, et qui ne vivent avec gueres moins de faſte. Il faut eſpérer que la compagnie des Indes va reparoître avec un éclat qu'elle n'a jamais vû dans les plus beaux tems de Louis XIV : mais j'ai peur qu'elle ne le conſervera pas longtems. Les anglois ne manqueront pas d'en être jaloux, et n'oublieront rien pour fruſtrer nos eſpérances. Cependant eſpérons toujours ; c'eſt au moins un beau rêve ; il ne faut pas ſe rendre malheureux avant le tems.

Tout le monde eſt étonné de cette grande révolution. Dupleix n'eſt pas un homme de génie ; mais il y a des gens qui ſont de grandes choſes avec

des talens très-médiocres. Souvent la fortune a plus de part dans les affaires publiques que la capacité des négotiateurs.

Il y aura bientôt un grand conſeil au ſujet des affaires des Indes, comme vous ſavez ; et par certains mots échappés à quelques-uns des membres qui la compoſent, j'ai bien peur qu'on ne gâte tout, et j'ai voulu vous prévenir. J'eſpere que vous ſoutiendrez dans cette occaſion l'honneur de l'état, et que vous ne contribuerez pas par des conſeils timides à le rendre mépriſable, en ſacrifiant des avantages préſens par la crainte de quelques inconvéniens à venir et incertains. Vous êtes un miniſtre habile et ſûr : on peut compter ſur vous. Je vous ſalue, monſieur ; n'oubliez pas dans vos premieres dépêches ce paquet particulier pour le duc de Mirepoix.

Je ſuis, &c.

LETTRE LX.

Au duc de NIVERNOIS, *ambaſſadeur à Rome.* 1751.

VOS lettres me font toujours un grand plaiſir : je n'y trouve qu'un défaut, c'eſt qu'elles ſont trop courtes. Vous me traitez comme une jeune femme toute occupée du monde et de ſes vanités, que la raiſon fait bâiller. Si vous penſez cela de moi, mr. le duc, vous vous trompez : je vous regarde comme le plus ſage et le plus honnête homme de France : vos lettres m'honorent, m'inſtruiſent, et me donnent une ſatisfaction pure qu'on ne peut goûter dans le tumulte des cours.

Le roi parle ſouvent de vous avec la plus grande eſtime, et j'apprends que vos nouveaux romains, quoique ſi différens des anciens, ont pourtant pour

votre génie et vos vertus le reſpect qu'ils méritent.

J'aurois ſouhaité être derriere vous à votre derniere audience : le bon Benoit XIV. ne ſe pique pas tant du titre de ſaint que de celui d'honnête homme : je l'en aime davantage. Toute l'Europe voit aujourd'hui avec étonnement un pape raiſonnable et philoſophe. Malgré tout cela, c'eſt un prêtre, quelque reſpectable qu'il ſoit ; et je ſuis ſurpriſe que les rois continuent encore à envoyer des ambaſſadeurs à des prêtres, qui actuellement ne peuvent plus leur faire ni bien ni mal ; car aujourd'hui tout le monde commence à montrer les dents à la vieille barbe de Rome. Ses bulles et ſes excommunications ne ſont plus que des chiffons.

Au lieu d'indulgences et autres ſaintes bagatelles, vous m'avez envoyé des tableaux profanes, et je les aime mieux :

ils ſont beaux et bien choiſis ; vous excellez en tout.

On eſpere vous voir aux noces de mlle. de Nivernois : elle eſt belle comme un ange, ſage, modeſte, ſenſible, et pleine d'eſprit ; en un mot, digne de vous. Je trouve le comte de Giſors bien heureux. Le roi ne l'eſt gueres moins par le plaiſir qu'il a d'unir de ſi près deux familles illuſtres. Ce que j'admire et que j'aime en ce prince, ce n'eſt pas ſon rang, ni ſa puiſſance, mais ſa bonté : c'eſt pour cela qu'on adore les Dieux, c'eſt pour cela qu'on l'adore lui-même. Adieu, mr. le duc ; conſervez-moi votre amitié : je crois la mériter par mon eſtime pour vous. Je ſuis, &c.

LETTRE LXI.

A mr. de MONTESQUIEU. 1751.

J'AI reçu votre livre, et je vous en ſuis très-obligée : il eſt admirable, et je lui ai donné la premiere place dans ma petite bibliotheque, qui n'eſt compoſée que d'auteurs qui, comme vous, font honneur à la France, et excitent l'envie des étrangers. Vous méritez le titre de légiſlateur de l'Europe, et je ne doute pas qu'on ne vous l'accorde bientôt unanimement.

Comme j'ai à préſent un peu de loiſir, cauſons un peu enſemble. Vous dites qu'il eſt impoſſible que la religion chrétienne ſubſiſte encore plus de 500 ans en Europe. Il eſt vrai que la plupart des prêtres font ce qu'ils peuvent pour la détruire par leur ambition et leur intolérance. Le monde a été longtems aveu-

gle : mais il commence à avoir des yeux et à s'en ſervir. Je crains ſurtout que les philoſophes, qui voient le double des autres, ne ſoient trop zélés dans cette occaſion.

La religion chrétienne eſt vraie, ſainte et conſolante : il ne s'agit pas de la détruire, mais de réformer les abus : coupez les branches inutiles, mais ne coupez pas l'arbre. J'ai quelquefois ouï parler des quakers d'Angleterre ; je n'aime pas qu'ils ſe croient inſpirés par le St. Eſprit pour dire des ſottiſes dans leurs aſſemblées ; mais j'aime la ſageſſe qu'ils ont eue de ſe paſſer de prêtres. La religion eſt bonne ; il n'y a que ſes miniſtres qui ſont ſouvent mauvais. Il ſera, dit-on, bientôt ridicule d'être chrétien : ſi cela arrive, ce ſera leur faute. Dailleurs, je vois tous les jours que la religion romaine fait de mauvais ſujets en reconnoiſſant une puiſſance étrangere ſupé-

rieure à celle du pays : nos évêques ne ſont pas françois, mais ſujets du pape.

Une pratique, qui m'a toujours déplu dans notre religion, mais qu'il faut pourtant reſpecter, c'eſt la confeſſion : comment parler à coeur ouvert à un inconnu, qui ſe moque peut-être de vous, et qui eſt peut-être auſſi grand pécheur ? Le jeûne, qu'on nous ordonne, ne me plaît pas davantage : c'eſt l'affaire du médecin. Il eſt fort bon contre l'intempérance ; mais je doute fort qu'un fripon, qui eſt à jeun, ſoit plus agréable à Dieu qu'un honnête homme qui a bien dîné. Je vais quelquefois au ſermon, et je m'y ennuie : ces ſaintes harangues ont produit mille fanatiques, et n'ont jamais fait un homme de bien. Quant aux ſermons de morale, ils ſont bons, mais inutiles : pourquoi exhortez-vous un anglois à devenir humble, un fermier-général à devenir déſintéreſſé ? Il vau-

droit autant dire à un malade, Monſieur, je vous prie de n'avoir plus la fievre. Les vices ſont des maladies de l'ame; ce n'eſt pas par des ſermons qu'on les guérira.

Malgré tous les abus et les pratiques qui me paroiſſent inutiles dans notre religion, j'ai pour elle le plus profond reſpect: mais ce reſpect ne m'empêche pas de condamner l'eſprit d'intolérance de notre clergé. On dit que les dévots ſe préparent à vous attaquer, parceque vous avez parlé librement, non pas contre la foi, mais contre la ſuperſtition. J'eſpere que Louis XV. ne ſera jamais perſécuteur: il eſt honnête homme, et point du tout dévot. Si toutefois la cabale lui arrachoit quelque réſolution violente, cette lettre vous répondra de moi, et vous ne pourrez m'accuſer d'y avoir part.

Je vous remercie, Monſieur, de vos complimens : quoique je ne les mérite pas, ils ne laiſſent pas de me donner quelque vanité, en m'apprenant que vous avez quelque eſtime pour moi. Je vous prie de faire mes civilités à madame la ducheſſe d'Aiguillon : elle eſt bien heureuſe de vous voir et de vous parler tous les jours : je n'ai pas la même ſatisfaction de converſer avec des ſages, car il n'y en a point ici. Nous n'avons que des automates, et pas un homme, excepté le roi. Venez quelquefois me voir, m'inſtruire, et me conſoler. Je ſuis, &c.

LETTRE LXII.

Au marquis de ST. CONTEST. 1751.

OUI, monſieur, j'ai recommandé le marquis de Bonac pour l'ambaſſade d'Hollande, et je ſuis bien aiſe

que tout le monde le ſache : quoique je ne le connoiſſe pas perſonnellement, des gens d'un vrai mérite, et que j'eſtime, en diſent tant de bien, que j'ai crû devoir m'intéreſſer en ſa faveur : c'eſt une dette, que je dois au mérite, et que je payerai toujours. Je ſais qu'en général, les militaires ne ſont gueres propres aux négotiations, parcequ'ils n'ont pas ce caractere ſouple et pliant, ſi utile dans les affaires. Mais cette regle a ſans doute des exceptions, et mr. de Bonac en eſt une : il ſait ſe battre et parler. Dailleurs, ce regne eſt celui des militaires : Louis XV. n'en a jamais gueres employé d'autres dans les négotiations : on employoit autrefois des évêques ; je ne ſais pas s'ils valoient mieux. J'eſpere que Bonac ſe fera autant eſtimer des hollandois que vous l'avez été, et ſe fera le même honneur. C'eſt la ſeule reconnoiſſance que j'attends des per-

fonnes que je fers ; c'eſt la ſeule que j'ai attendue de vous, et vous n'avez pas été ingrat. Je ſuis, &c.

LETTRE LXIII.

Au comte de MAUREPAS, *miniſtre de la marine.* 1751.

VOUS êtes, monſieur, le plus ancien ſerviteur du roi, et vous en devriez être le plus ſage. Faut-il qu'une femme ait à ſe plaindre d'un vieillard, qu'elle n'a jamais offenſé ? J'apprends que vous vous égayez tous les jours dans vos petits ſoupés, non ſeulement à mes dépens, ce qui eſt peu de choſe, mais même à ceux de votre maître, que vous devez reſpecter. Vous vous ſervez alors d'expreſſions auſſi juſtes qu'indécentes, qui ne conviennent ni à votre âge, ni à votre rang. Si vous n'attaquiez que moi, je vous pardon-

nerois, et vous mépriſerois : mais quand un homme, oubliant la décence de ſon caractere et les loix de ſon devoir, oſe inſulter le meilleur des princes, qui l'a comblé d'honneurs et de bienfaits, permettez-moi de vous dire que c'eſt une lâcheté honteuſe.

Malgré tous vos torts, monſieur, je ne ſerai pas injuſte : je reconnoîtrai ſans peine que vous êtes un bon miniſtre, et que vous avez bien ſervi le roi. Mais vous ne devez pas vous contenter de le bien ſervir : votre devoir et la reconnoiſſance vous obligent encore de le reſpecter. S'il a des foibleſſes, vous n'êtes pas ſon juge ; il eſt le vôtre. Daignez excuſer cet avis, qui vaut mieux qu'un compliment.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXIV.

A la comteſſe de NOAILLES. 1751.

LE ſaint archevêque de Paris eſt toujours turbulent; il afflige le roi, et moi en conſéquence: il eſt bien différent de votre grand oncle. Que je hais ces prêtres qui tourmentent ainſi Louis le *bien-aimé!* mais ils difent que c'eſt la cauſe de Dieu.

Il n'y a en France que deux ordres, qui oſent réſiſter au gouvernement, et qui lui réſiſtent ſouvent avec ſuccès; la robe et le clergé. Le roi n'a pas aſſez de fermeté: il a paſſé ſa vie à faire des édits et à les révoquer. Le régent Philippe, qui ſe moquoit de Dieu et des hommes, ſavoit mieux ſe faire obéir.

Je reçus hier la viſite de l'ambaſſadeur du leurs hautes-puiſſances, qui me préſenta les complimens de la république.

Les hollandois ſont bien gauches ; mais ils ont un grand mérite : ils ſont riches. Le mérite conſiſtoit autrefois dans la valeur et la vertu ; tout change.

On a joué le ſoir dans l'appartement du roi, qui gagna beaucoup : mais il s'eſt paſſé une ſcene qui m'a déplu. Il avoit devant lui un gros monceau d'or : voilà ſubitement que ſa manche fait tomber un louis-d'or, et il ſe baiſſe pour le ramaſſer. Le prince de —— qui feſoit ſa partie, et qui avoit obſervé ſon action, en renverſe ſur le champ une centaine à deſſein, et ne daigne pas y faire attention. Le roi lui dit : Mon couſin, pourquoi ne ramaſſez-vous pas ce qui eſt tombé ? Bagatelle, reprit ſon alteſſe, c'eſt pour les balayeurs. Sa majeſté ſentit ce trait de ſatire, et quitta le jeu. Cependant ce même prince ſait mieux que perſonne que le roi n'eſt pas avare, et qu'il ne peut l'être. Il n'y a pas

encore quinze jours qu'il a payé toutes ſes dettes, qui montoient à plus d'un million dans un tems qu'il n'avoit plus de crédit que chez ſon patiſſier : mais il ne s'embaraſſe pas d'être ingrat, pourvu qu'il diſe un mot piquant.

Avez-vous vû Nolivaux ? Je l'ai chargé d'une petite affaire, qui me tient fort à coeur ; car il s'agit de ſoulager une famille d'honnêtes gens qu'on m'a recommandée : c'eſt ſurtout en pareil cas qu'il faut de la diligence : il aura aſſez de tems de reſte pour ſes plaiſirs.

Mlle. de Randan fait l'ornement de la cour par ſa ſageſſe et ſa beauté : toutes les perſonnes qui vous appartiennent, ſont parfaites comme vous. Adieu ! ſi vous n'êtes pas ingrate, ma chere, aimez-moi toujours.

LETTRE LXV.

A la ducheſſe d' ETRE'ES. 1751.

NOUS allons nous réjouir pour le rétabliſſement du Dauphin. Le roi a ſouffert pendant ſa maladie tout ce qu'un bon roi et un bon pere peuvent ſouffrir : ces momens ont été les plus triſtes de ma vie. Mr. de Paulmi, qui avoit été envoyé dans les provinces méridionales de France pour examiner l'état des troupes et des fortereſſes, nous a rapporté à ſon retour, que dans le tems qu'on ſuppoſoit les proteſtans du Languedoc prêts à ſe revolter contre leur ſouverain, ils étoient aſſemblés dans leurs temples, où ils imploroient le ciel pour le rétabliſſement de l'héritier de la couronne. La roi en a été attendri.

J'ai imaginé une petite fête allégorique, pour témoigner mon zele dans

cette occaſion ; et je l'ai communiquée au roi qui en a été content : voici ce que c'eſt. La ſcene, qui eſt au château de Belle-vue, repréſente différentes cavernes environnées d'une piece d'eau, au milieu de laquelle eſt un dauphin lumineux. Quantité de monſtres, vomiſſant feu et flammes, viennent pour l'attaquer. Mais les dieux le protegent : Apollon deſcend ſur un nuage, et frappe ces monſtres de ſa foudre ; après quoi des feux d'artifice achevent de les exterminer. Dans ce moment la ſcene change, et repréſente le palais du ſoleil tout reſplendiſſant de lumiere, où le dauphin reparoît dans ſon premier éclat par le moyen d'une grande illumination.

Je compte, madame, que vous viendrez voir tout cela : c'eſt peu de choſe ; mais rien n'eſt indifférent à l'amitié, et cette lettre eſt comme un billet d'invi-

tation, quoique vous n'en ayez pas beſoin. Amenez tout Paris, ſi vous voulez ; tout le monde ſera bien reçu pour l'amour de vous. &c.

LETTRE LXVI.

Au duc de MIREPOIX. 1752.

JE crains bien, mr. le duc, que vous n'ayez trop de confiance dans les promeſſes et les proteſtations de votre vieux roi : tous les hommes ſont menteurs, et les rois comme les autres. Dailleurs ſuppoſé même qu'il ſoit ſincerement diſpoſé à vivre en paix, cela n'eſt pas en ſon pouvoir. S'il ne met ſes ſujets aux priſes avec des ennemis étrangers, ils deviennent les ſiens ; en quel cas il eſt forcé d'être injuſte pour ſa propre défenſe. N'écoutez donc pas ce qu'on vous dit à la cour, mais ce qu'on dit à la bourſe de Londres ; car

en Angleterre il n'y a que les marchands qui demandent la guerre, et qui la font déclarer, quand il leur plaît. Vous êtes ſur les lieux, et par conſéquent plus à portée de faire ces obſervations.

Le petit marquis m'a montré une de vos lettres, où vous parlez des angloiſes avec tranſport : c'eſt un ſujet qui n'eſt peut-être gueres convenable dans un ambaſſadeur, qui ne devroit jamais parler des belles femmes, de peur qu'on ne le ſoupçonne de les trop aimer.

Les intrigues et la galanterie peuvent ſe pardonner à un homme de plaiſir, qui n'a rien de mieux à faire ; mais je m'imagine que c'eſt un grand vice dans un homme public, à moins qu'il n'ait aſſez de force d'ame pour faire, ainſi qu'Auguſte, l'amour par politique.

Il y a actuellement un homme à Londres, qui a fait des vers ſanglans contre moi : il a pris, dit-on, la fuite, pour

éviter mon reſſentiment. Mais il peut revenir : quoique femme, je puis pardonner les injures ; je puis même faire du bien à mes ennemis, et les forcer ſinon à m'aimer, du moins à avoir quelque eſtime pour moi. Je voudrois qu'il fût cela : il vaudroit mieux qu'il revînt amuſer les françois par ſes beaux vers, que d'aller ſcandaliſer inutilement des étrangers, qui le croiront peut-être, et le mépriſeront.

Je voudrois bien avoir quelques chevaux anglois ; car c'eſt, dit-on, ce qu'il y a de meilleur dans le pays que vous habitez. Je prendrai la liberté de vous charger de cette petite commiſſion, et je demande pardon à votre excellence de changer un ambaſſadeur et un duc et pair en maquignon : mais l'amitié anoblit tout. Choiſiſſez m'en ſix pour un attelage, et envoyez-les moi le plutôt que vous pourrez.

Vous avez ici des ennemis, qui disent que vous vous occupez plus de plaisirs que d'affaires; et moi je leur dis nettement que cela n'est pas vrai, et le roi me croit parcequ'il vous aime. Je me flatte que vous ferez mentir ces messieurs, et que vous acquerrez à Londres la même réputation que le fameux d'Estrade acquit en Hollande dans le dernier regne. Je le desire pour vous et pour moi, car je regarde l'honneur de mes amis comme le mien propre. Adieu, seigneur.

LETTRE LXVII.

Au duc de RICHELIEU. 1752.

JE crois, mr. le duc, qu'il est tems de vous parler d'un dessein que j'ai depuis longtems dans l'esprit, et dont je vous ai déjà insinué quelque chose. Le duc de Fronsac est parvenu à cet

âge, où vous ſongerez bientôt à le marier. Ma fille eſt dans le même cas, et je ſerai bien aiſe de l'établir. Si une grande fortune et de grandes eſpérances, des graces, de l'eſprit, de la beauté et des ſentimens vertueux, peuvent la rendre digne de votre alliance, je croirois la rendre heureuſe et moi auſſi. Le roi, qui vous aime, et vous eſtime, bien loin de s'y oppoſer, ſaiſira cette occaſion de répandre de nouveaux bienfaits ſur votre maiſon. Voilà mon ſecret, qui m'eſt échappé, mr. le duc; et j'attends votre réponſe.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXVIII.

Au même. 1752.

J'AI reçu, monſieur, votre lettre et vos excuſes. C'eſt un refus honnête, que vous avez tâché d'adoucir avec

beaucoup d'adreſſe; mais je l'entends. Vous dites que votre fils ayant l'honneur d'appartenir par ſa mere à l'auguſte maiſon de Lorraine, vous ne pouvez en diſpoſer ſans ſon approbation. Je vous demande pardon de ma témérité; mais pourtant je dois vous dire que ce n'étoit pas une faveur que je demandois; c'en étoit une que je voulois vous faire. Ma fille a tout ce qu'il faut pour contenter l'ambition d'un prince: malgré cela elle n'eſt pas digne de l'alliance de l'illuſtre duc de Richelieu; il faudra qu'elle prenne patience: Je rougis preſque de ma bévue; je vois que nous ne nous connoiſſions pas ni l'un ni l'autre. &c.

LETTRE LXIX.

A la ducheſſe de BOUFLERS. 1752.

VOTRE prince allemand vint hier à mon audience, et m'aſſaſſina de ſes complimens germaniques. Oh, l'homme mauſſade! Je crois en vérité qu'il n'y a ni graces, ni eſprit parmi les allemands; mais auſſi en revanche ils diſent que les françois n'ont point de bon ſens. On m'a raconté une ſaillie du comte de Leſtignac à ſon ſujet. Son alteſſe lui ayant propoſé de jouer, le comte dit, je le veux, allons, quatre louis la partie. C'eſt un jeu trop mince pour moi, reprit ſon alteſſe. Eh bien, cria Leſtignac piqué, jouons en un cent de piquet tous vos petits états contre une partie de mes terres. Vous voyez dans cette occaſion la vanité qui repouſſe la vanité: mais après tout

il n'y a pas de mal à humilier un peu ces petits princes, qui écraſent leurs ſujets pour venir briller à Paris.

Eſt-il vrai que vous allez marier mlle. d'Erouville ? Heureux celui qui l'aura ! Elle eſt belle, modeſte, et pêtrie des graces ; et, ce qui eſt le grand point en affaires d'amour et de mariage, elle eſt jeune : baiſez-la pour moi.

Mais à propos de mariage, j'ai une grande fille qu'il me faudra auſſi bientôt établir. Cela doit m'avertir que je deviens vieille, quand même la vanité et mon miroir me diroient le contraire. Quel eſt le ſort des femmes ! Elles ne vivent, c'eſt à dire, elles ne plaiſent que quinze ans tout au plus : c'eſt bien la peine d'être belle. Un autre ſigne de vieilleſſe dans les femmes, c'eſt quand leur coeur devient capable d'amitié pour leur propre ſexe ; car les jeunes filles n'aiment rien qu'elles-mêmes. Je trouve

auſſi ce ſigne en moi : je vous aime, et peut-être une demidouzaine d'autres avec une tendreſſe, dont je ne me ſerois pas crue ſuſceptible. L'amitié eſt un plaiſir dans tous les tems ; mais c'eſt un beſoin dans la vieilleſſe. Je le ſens ce beſoin, et cela m'annonce que je ſuis ſur la frontiere.

Adieu, ma chere ducheſſe ; conſolons-nous : il y a un bonheur propre à tous les âges ; tâchons de le connoître et de le goûter. Je vous embraſſe tendrement. &c.

LETTRE LXX.

A la marquiſe de BLAGNI. 1752.

LE roi a dîné hier en public avec la famille royale, ſuivant l'uſage, et j'étois préſente. J'admirois avec complaiſance la tendre ſatisfaction qu'il goûtoit à la vue de ſes enfans, et cet

air de bonté qu'il montre à tous ſes ſujets. Il a préſenté des fruits lui-même à trois ou quatre bourgeoiſes de Paris qui étoient là. C'eſt un homme charmant. Je lui dis quelquefois que c'eſt dommage qu'il ſoit roi, et que cela le gâte. Je vais vous donner un trait récent de ſa bonté et de ſa politeſſe.

Il étoit à la chaſſe jeudi dernier aux environs de Choiſi. La fille d'un gentilhomme voiſin, qui s'étoit promenée à cheval, et s'en retournoit chez elle, vint malheureuſement à tomber. Le roi, qui étoit alors à une centaine de pas, apperçut cette chute, et laiſſant bruſquement ſon cortege, il courut à toute bride au ſecours de cette fille, ſauta à bas de cheval, la releva, lui demanda ſi elle n'étoit pas bleſſée, et la reconduiſit lui-même chez ſon pere. Ce qu'il y a de plus héroïque à tout cela, c'eſt que cette fille étoit fort laide.

On dit que Louis XIV. ôtoit ſon chapeau même à des mendians : j'ai vû ſon ſucceſſeur l'ôter à des gens qui ne valoient gueres mieux. Ce caractere de bonté qu'il a partout inſpire l'amour, tandis que l'air de majeſté répandu ſur toute ſa perſonne inſpire le reſpect, et annonce ce qu'il eſt.

En quelque obſcurité que le ſort l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu ſon maitre.

Le duc de Villeroi m'à raconté une anecdote que vous ne ſavez peut-être pas. Pendant la minorité, le roi de Perſe envoya en France un ambaſſadeur, qui à ſa premiere audience fut ſi frappé de la beauté et de l'air de grandeur de ce jeune monarque, qu'oubliant le cérémonial reſpectueux uſité en pareille occaſion, il courut à lui, le prit entre ſes bras, et l'embraſſa avec un tranſport, qu'on eut bien de la peine à réprimer.

Mais je ſonge que je vous parle de ce cher prince ſans vous parler de vous-même. Vous portez-vous bien ? Aimez-vous toujours votre amie ? Pour moi, je commence à ſentir que l'amitié eſt la vie de l'ame : l'amour eſt un plaiſir pour un tems ; mais l'amitié en eſt un de toutes les ſaiſons, et je prépare mon coeur à le goûter avec toutes ſes délices. Adieu. &c.

LETTRE LXXI.

A la même. 1752.

ON dit que vous êtes fort gaie à Villars : n'avez-vous pas de honte d'être gaie dans l'abſence de vos amis ? Ce matin à la meſſe du roi j'ai vû un petit viſage charmant, et j'étois près d'aller l'embraſſer, croyant que c'étoit le vôtre : mais hélas ! je me trompois. Penſez-vous toujours à moi ? M'aimez-

vous toujours de plus en plus? Le marquis eſt-il toujours gros et gras?

Le pauvre Marigni ſe porte bien, et vous fait ſes complimens : il a un bon coeur, mais ſa tête n'y répond pas.

Savez-vous bien, madame, que nous avons un nouveau miniſtre des affaires étrangeres ? Ce miniſtre eſt le bon homme Rouillé : il n'eſt pas brillant, mais il eſt appliqué et honnête homme ; le roi l'a pris en attendant mieux. Cependant comme ſon département eſt le plus difficile de tous, je ne ſais comment il s'en tirera. Les autres miniſtres n'ont que des ordres à donner ; et à moins qu'ils ne veuillent ſe diſtinguer par de grands projets, et ſouvent par de grandes ſottiſes, tout eſt facile : ils n'ont qu'à conſulter leurs commis, qui penſent et écrivent pour eux. Les affaires étrangeres ſont toute autre choſe : il

faut que le miniſtre connoiſſe à fond les intérêts des princes, leur génie, souvent leurs caprices, les miſteres, ou plutôt les ténebres de la politique, qu'il ſache mentir et tromper. Voilà pourquoi ce département ne convient gueres à un honnête homme, et cependant Rouillé l'eſt; il ſera la dupe des autres; jamais ils ne ſeront la ſienne.

J'ai deſſein d'aller voir l'entrée du nonce du pape; vous viendrez ſans doute avec moi. Il faut que vous partagiez mes folies, comme vous partagez mon coeur. On dit que cette entrée ſera magnifique. Je conſidere quelquefois l'orgueil des prêtres, et je m'imagine que le pauvre St. Pierre ne s'eſt jamais mis dans la tête que ſes ſucceſſeurs envoyeroient des ambaſſades, et ſe placeroient ſans façon au deſſus des rois. Cependant les préjugés, qui ſoutiennent leur grandeur, ſe diſſipent peu à peu.

Le pape, dit Monteſquieu, eſt une vieille idole, qu'on encenſe par habitude : peut-être que dans cent ans d'ici on ne l'encenſera plus du tout.

Adieu, ma chere amie ; car ce titre eſt pour moi plus doux et plus reſpectable que celui de marquiſe : je baiſe les levres de roſe de votre petite fille et les vôtres. &c.

LETTRE LXXII.

A mr. ROUILLE', *miniſtre d'état,*

1752.

VOUS avez bien raiſon de dire que les dépêches du duc de Mirepoix ne ſont pas auſſi favorables qu'il ſe l'imagine. On l'amuſe, on lui donne des fêtes, et dans l'intervalle on ſe prépare en ſecret à la guerre : voilà ce que je penſe et ce que je crains. Il dit que le roi d'Angleterre l'a aſſuré de ſa propre

bouche de ſes intentions pacifiques : peut-être ce prince eſt-il ſincere, mais je ne le crois pas. En vérité ces anglois ſont un peuple bien ſingulier : je ne les ai jamais aimés, quoiqu'on vante tant leur ſageſſe et leur généroſité : ils ſont avides, injuſtes, et par conſéquent ennemis naturels des autres nations. J'avoue cependant ſans peine qu'il y a parmi eux des hommes bien eſtimables. Mais en général ce peuple eſt extreme en tout, dans le vice comme dans la vertu : un anglois, qui eſt méchant, eſt un monſtre : un anglois qui eſt bon, eſt preſque un Dieu : mais les bons ſont rares.

Mr. de Briſſac, qui eſt revenu de ce pays il y a quelque jours, dit qu'il ſe commet plus de grands crimes en Angleterre dans l'eſpace d'un mois, qu'il ne s'en commet dans le reſte de l'Europe dans toute une année ; qu'il n'y

a que les vieilles femmes qui croient en Dieu et aillent à l'égliſe, et que toute la religion y conſiſte à haïr le pape et à le brûler tous les ans. Au reſte, ce ne ſont pas là nos affaires ; il s'agit ſeulement de prévenir les mauvais deſſeins de cette mauvaiſe nation contre nous. J'eſpere que le duc de Mirepoix, qui a du zele et de la pénétration, ne ſe laiſſera pas ſurprendre, et qu'il nous avertira à tems. Je vous prie, Monſieur, de lui envoyer la lettre ci-incluſe. Je ſuis, &c.

LETTRE LXXIII.

Au même. 1752.

LES nouvelles d'Amérique ſont fort agréables. Comme il y a toute apparence que ce vaſte continent ſera le ſujet de la guerre, il eſt très-important d'y faire des amis. J'aime ces honnêtes ſauvages, qui ont tant d'eſtime pour le

capitaine des françois et ſes vaillans guerriers. Ils nous offrent ſi généreuſement *le bras droit de leur brave jeuneſſe*, qu'il faut bien ſe garder de le refuſer. Leur nation, qui *compte plus de dix-mille lunes, ſe prépare à régaler leurs femmes et leurs enfans des cadavres des anglois*, et à manger ſa conquête. Elle l'a juré par *le grand eſprit*, en nous donnant *le calumet de paix.* Quoique je n'approuve pas qu'on mange les morts, cependant il ne faut pas ſe quereller avec ces honnêtes gens pour des bagatelles. J'eſpere que cette alliance ſera plus utile à la France que la vaine ambaſſade de Siam, dont Louis XIV. fit tant de bruit.

Les françois, que tous les peuples de l'Europe haïſſent, envient et imitent, ſont pourtant eſtimés par des hommes barbares à la vérité, mais ſimples et vrais, parcequ'ils ſont bons et humains. La nation françoiſe eſt peut-être la ſeule

du monde qui ſoit bienfeſante par caractere : les autres ne le ſont que par caprice, ou par intérêt : auſſi un huron ne fait-il pas difficulté de dire : *Un françois eſt un homme comme moi.* On entend tous les jours parler de ſoulevemens et de révoltes dans les colonies des autres européens : mais cela n'arrive preſque jamais dans les nôtres ; parceque nous avons autant de talent pour nous faire aimer, que les autres pour ſe faire haïr. Vous avez auſſi ce talent, monſieur, quoique vous ſoyez miniſtre. Continuez à mériter l'eſtime du roi et celle du public par vos talens et vos ſervices : les hommes tels que vous ſont rares. J'ai l'honneur d'être, monſieur, &c.

LETTRE LXXIV.

A la comteſſe de NAVAILLES. 1752.

JE ne trouve point du tout extraordinaire la conduite de votre roi allemand. Les princes mêmes les plus mauvais ſe piquent de rendre la juſtice à leurs ſujets : ils les conſiderent comme des animaux qui ſervent à leurs intérêts et à leurs plaiſirs : et ils ne veulent pas qu'ils ſe dévorent entr'eux, comme on ſépare des chiens qui ſe battent. Les voleurs dans leurs cavernes obſervent auſſi la juſtice parmi eux : il n'y a rien là d'admirable.

Je n'admire pas non plus la conduite de ce même prince à l'égard de mr. de Chauvelin, qui eſt un honnête homme, et pouvoit lui être fort utile. Il s'en repentira : les grands ne ſauroient faire

de petites fautes, comme les petits n'en ſauroient faire de grandes.

Je ſuis fort ſenſible au ſouvenir de mr. l'ambaſſadeur ; remerciez-le pour moi dans votre premiere lettre. Je ſerois fort charmée de le revoir parmi nous : mais il n'y a encore rien qui lui convienne ; il attendra, s'il lui plaît. Le roi, qui l'aime, penſera à lui, ou je me charge de l'y faire penſer. A propos, nous aurons après demain une grande chaſſe, et nous paſſerons par votre château ; ce qui me fournira une belle occaſion de vous ſervir : vous pouvez compter que je ne la laiſſerai pas échapper.

Nous ſommes toujours triſtes ici, et le roi ſurtout ; rien ne peut le diſtraire. Quelqu'un a dit que les gueux ſont malheureux parcequ'ils ſont toujours gueux, et que les rois le ſont auſſi parcequ'ils ſont toujours rois. Ce mot renferme

un ſens profond et très-vrai. Je plains Louis XV. parcequ'il eſt roi : il ſeroit heureux s'il n'étoit qu'un particulier ; il a tout ce qu'il faut pour cela. Mais ſa couronne le rend miſérable, parce-qu'il eſt bon et ſenſible. Un prince a deux familles, la ſienne propre et la grande famille de l'état ; ce qui fait qu'il a toujours quelque ſujet d'afflic-tion. Du moins le roi très-chrétien eſt preſque toujours dans ce cas : il n'eſt jamais heureux qu'en eſpérance, non plus que moi. Mais hélas ! ſouvent l'eſpérance n'eſt qu'un beau ſonge. Irus, couché ſur la paille, rêve qu'il devient puiſſamment riche ; il com-mence à bâtir et à vivre en grand-ſei-gneur ; il épouſe une femme charmante, et alors le plaiſir le réveille, et il ſe retrouve ſur la paille. Voilà l'image de l'eſpérance.

Je verrai votre niece avec plaiſir ; tout ce qui vous appartient, m'eſt cher. On dit qu'elle eſt belle et ſenſible : je l'aime déjà par avance, et je tâcherai de la ſervir, ſi elle veut bien me le permettre. Adieu, ma chere comteſſe ; embraſſez-moi donc. &c.

LETTRE LXXV.

Au marquis de CURSAY, *commandant en Corſe.* 1752.

C'EST, monſieur, par reconnoiſſance pour les génois que le roi vous a envoyé en Corſe : le même motif vous engage à les ſervir, et tout le monde approuve votre conduite : Il y a longtems que la république s'épuiſe à faire une guerre malheureuſe aux rebelles ; il faut y mettre fin. Il ne s'agit pas de battre les corſes, mais de leur donner la paix, dont ils ont

beſoin auſſi bien que les génois, qu'ils appellent tyrans, et qui méritent peut-être ce titre.

Mais on a peur ici que vos officiers génois ne gâtent tout ; ils ſont jaloux que des étrangers ſoient médiateurs dans cette affaire. L'envie, qui eſt le foible des italiens, et ſurtout des génois, mettra ſouvent votre patience à l'épreuve, parcequ'ils voudroient avoir tous les honneurs d'une paix, qu'ils ſont daillleurs incapables de faire. Mépriſez-les, monſieur ; et faites-vous honneur en feſant votre devoir.

Les corſes ſont à préſent à l'égard de la république de Genes dans le même cas que les hollandois le furent, il y a preſque deux ſiecles, vis-à-vis de leur maître et de leur tyran Philippe II. Après beaucoup de batailles et de ſieges, les rebelles changent de nom ; ils ne ſont plus des ſujets révoltés, mais des

ennemis irréconciliables : alors la force détruit le droit, et met tout au niveau. C'eſt pourquoi les corſes demandent beaucoup, et les génois ne veulent leur accorder qu'un pardon ; ils parlent en maîtres irrités contre des eſclaves rebelles : mais ce ton ne ſe ſoutiendra pas. Le grand point eſt de conſerver la ſouveraineté de la république et de contenter les corſes ; c'eſt une affaire très-délicate : on la remet à votre prudence, et à celle de mr. Chauvelin. L'honneur et la parole du roi ſont engagés ; c'eſt un motif plus que ſuffiſant pour exciter votre zele.

Quant à moi, monſieur, je vous ſouhaite ſincerement tout le ſuccès poſſible : vous êtes bien digne et bien capable de réuſſir. Je ſouhaite que la fortune, qui a ſouvent plus de part dans les af-

faires de ce monde, que la capacité et les talens, ſeconde vos efforts. &c.

LETTRE LXXVI.

A mr. de MACHAULT, *contrôleur général.* 1752.

VOUS avez deſſein, monſieur, de faire la guerre aux quarante voleurs privilégiés, qui déſolent la France: j'aime votre courage, et je ne le blâme pas. On dit que la richeſſe actuelle de l'état monte à environ douze-cens millions de livres, et deux-cens particuliers en poſſedent au moins la moitié. Il n'y a pas là de proportion, et c'eſt un grand abus. Je penſe comme vous que le roi, en accordant aux fermiers généraux les droits d'entrées, n'a jamais eu, et ne pouvoit avoir l'intention de ruiner ſes ſujets. C'eſt un monopole

qui engloutit insensiblement tous les fonds du royaume : il est juste de faire rendre compte à ces messieurs : et je suis persuadée que si cette opération se fait avec soin et fidélité, elle versera plus de trois-cens millions dans les coffres du roi. Vous rendrez par-là, monsieur, un bien grand service à l'état, et vous acquerrez chez la postérité la gloire de ce Sully, qui étoit si digne de servir le bon Henri IV. &c.

LETTRE LXXVII.

A mr. ROUILLÉ. 1752.

VOUS dites, monsieur, que le roi a actuellement cinquante vaisseaux de ligne, et trente frégates : mais n'y a-t-il pas dans ce compte un peu d'exagération ? N'avez-vous pas mis dans le nombre ceux que vous avez

deſſein de faire conſtruire, mais qui n'exiſtent pas encore ? Si votre compte eſt exact, on aſſure que la France ſera en état de faire face aux anglois, quand il plaira à ceux-ci de l'attaquer ; et je l'eſpere.

Le pauvre Albemarle obſerve toutes vos opérations avec un oeil inquiet et jaloux ; mais il n'oſe plus ſe plaindre : en effet il eſt ridicule de trouver mauvais qu'un homme s'occupe à bâtir chez lui et à agrandir ſa maiſon. Je ne ſais pas qui a conſeillé au roi de faire cette nouvelle promotion de chefs-d'eſcadre et autres officiers de mer. Il me ſemble qu'il ne faloit pas faire tant de bruit : c'eſt ſe donner en ſpectacle au reſte d'Europe, qui ne manquera pas d'en prendre ombrage. Au reſte, nous n'avons à craindre que les anglois.

Mais, mon cher monſieur, ſi vous avez enfin une marine, avez-vous auſſi des matelots ? C'eſt là le point capital, et le plus difficile. Les françois n'aiment ni la mer, ni le ſervice des colonies, ce qui me fait trembler par avance ; et j'oſe dire que jamais la France ne brillera comme puiſſance maritime. Mr. d'Argenſon vient de faire caſſer la moitié des officiers du régiment de Guienne, qui n'ont pas voulu paſſer au Canada, ni s'aller faire manger, comme ils diſent, par les ſauvages : ce caractere d'eſprit ne préſage rien de bon. Je m'imagine donc que le point le plus eſſentiel eſt d'encourager le ſervice de mer : mais cela ſera bien difficile.

Le vieux Maurepas eſt jaloux. Il a dit publiquement : " Mon ſucceſſeur " en fera tant qu'il détruira à la fin la " marine françoiſe." J'eſpere que vous

le ferez mentir. Du moins le roi eſt très-content, et la nation aime votre zele. Louis XIV. n'a brillé que l'eſpace de quatre ans ſur l'océan; ſi vous y faites briller plus longtems Louis XV. vous ſerez un *grand Apollon.*

Je ſuis, &c.

FIN DE CE VOLUME.

Page 35, ligne 18, leur *lisez* leurs.

59 pén. la le.

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Pompadour, Jeanne Antoinette Poisson

Lettres

Londres 1772
Gall.com. 305
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10415220-9